

LA VIE DE MONSIEUR GUÉRARD DES LAURIERS PAR DON GIUSEPPE MURRO

«Accepter une compromission, même dans un but qui serait bon, est une erreur à la racine : ça n'est pas ce qu'a fait Jésus, surtout pour mourir. Donc il ne faut absolument pas faire cela».

Vous lirez ce conseil de Mgr Guérard un peu plus loin. Malheureusement l'abbé Ricossa ne l'a pas suivi ! Et il trahit (surtout par omission) le combat de Mgr Guérard. Cette biographie a pour but d'exalter avant tout les positions de l'abbé Ricossa !

Nous y répondrons dans le détail ultérieurement mais déjà relire nos commentaires sur l'interview de Mgr Guérard, parue dans *Sodalitium* 13 : http://www.a-c-r-f.com/documents/soda-13_Mgr-G-de-L.pdf

Louis-Hubert REMY

Raymond Michel Charles Guérard des Lauriers naquit à Suresnes, près de Paris, le 25 Octobre 1898 à 22 h 45 au 27 de la rue des Barrières, de Paul Louis Guérard des Lauriers et de Lucie Madeleine Lefebvre son épouse. Il fut ensuite baptisé dans la paroisse du Cœur Immaculé de Marie de Suresnes, le 24 décembre 1898. Son parrain fut Charles Guérard des Lauriers et sa marraine A. Lefebvre. Bien que son premier prénom soit Raymond, en famille on l'appela toujours Michel.

Depuis son enfance, il fit preuve d'une disposition particulière pour les études, révélant une intelligence peu commune : «un génie» dirions-nous. Et de ce fait, déjà depuis l'école publique de Suresnes, il eut des «billets de satisfaction» en 1908 pour «les cartes géographiques», en 1909 pour l'excellente application, en 1910 pour «son travail, son soin et sa conduite».

Il reçut dans sa famille une éducation chrétienne : sa mère avait une grande foi et une grande piété : lui-même disait d'elle qu'elle était une sainte. Michel dut faire une très bonne première Communion, puisque c'est à celle-ci que sa mère attribuera la grâce de la vocation. Il reçut la Confirmation le 25 avril 1910 toujours dans la paroisse du Cœur Immaculé.

Après la douloureuse épreuve pour toute la famille de la mort du père en 1913, Michel fut inscrit au Lycée Chaptal. En novembre 1915 il fut admis comme postulant dans le Tiers Ordre des Maristes, qui avait comme exercice de piété quotidien la méditation ; après le noviciat il fit profession le 26 Mars 1917. C'est à cette époque que Michel commença à penser à la vocation.

Cependant c'est aussi en mars 1917 qu'il dut interrompre ses études à cause de la mobilisation générale : il fut incorporé au 113^e Régiment d'Infanterie ; il fréquenta ensuite le Centre d'Instruction de St-Cyr du 1^{er} septembre 1918 au 1^{er} février 1919, période pendant laquelle il participa même au cours de mitrailleuse à Granville et y reçut la mention «très capable». Voici la description de Michel donnée par le commandant de la VII^e Compagnie de St-Cyr, le Capitaine Regard : «Esprit froid et méthodique, se donnant peu, mais réfléchissant beaucoup, connaissant à fond son règlement, manquant encore un peu d'assurance sur le terrain ; mais d'une éducation supérieure, sera un chef de section de premier ordre et un brillant officier». Mais les desseins de la Providence seront bien différents pour Michel.

L'APRÈS-GUERRE

Il quitta l'armée pour suivre les cours du Lycée Chaptal vers la fin de 1919. **Admis à l'Ecole Polytechnique** en 1920, il l'abandonna en 1921 pour **entrer à l'Ecole Normale Supérieure**. En 1924 il obtint **l'agrégation en mathématiques**, puis il reçut des bourses d'étude à Paris et à Rome où il étudia auprès du professeur Levi-Civita (1925/26) et fréquenta l'Académie des Lincei.

Nous devons ici mettre particulièrement en relief la bonne influence qu'exerça sur Michel l'Abbé G. Massenet, Vicaire à la paroisse du Cœur Immaculé de Marie. Prêtre très pieux et zélé, que tous considéraient comme un nouveau curé d'Ars. Très humble, il refusa catégoriquement toutes les promotions qui lui étaient proposées et il termina saintement sa vie comme vicaire honoraire de Suresnes. L'Abbé Massenet connut à fond Michel et il resta toujours en correspondance avec lui durant le service militaire, les études, le séjour en Italie : il put ainsi le conseiller sagement sur son avenir, soit pour la vocation, soit pour la solution des difficultés qui se présentaient. Il ne dissimulera pas sa joie lorsque Michel prit sa résolution et ensuite, avant son départ il lui donna les derniers conseils :

«Il faut presque continuellement se séparer des affections que les circonstances nous apportent. Je comprends aussi tes regrets de quitter les lieux qui te sont chers pour les souvenirs qu'ils te rappellent. Est-ce que l'on ne peut pas dire à ce propos la parole de saint Paul : *quotidie morior* (je meurs tous les jours). Dans une des leçons du bréviaire un saint Père nous dit que la vie n'est pas autre chose qu'une mort prolongée. C'est vrai pour le cœur... et ce qu'il y a de merveilleux c'est ce que tu me dis : malgré tous les sacrifices que tu as à faire, au fin fond de l'âme tu possèdes la joie et tu ne changerais pas ta place pour une autre ! Voilà ce que fait Jésus pour ceux qui se donnent entièrement à Lui : d'une main Il leur prend tout ce à quoi ils tiennent le plus et de l'autre Il leur rend mille fois plus qu'ils n'ont donné. Tu sentiras cela de plus en plus pendant ton noviciat ...» (lettre du 29 juillet 1926).

LA VOCATION

La mère de Michel, Lucie Madeleine Lefebvre, vivait de la foi. Elle vint deux fois en Italie retrouver son fils ; elle visita les basiliques, les églises, les cathédrales, participant aux cérémonies religieuses. Durant son second séjour à Rome, en avril 1926, elle apprit la vocation de Michel. C'est elle-même qui le raconte dans son journal de voyage, à la date du pre-

mier avril, Jeudi-Saint : «Michel m'annonce la grande décision... devant l'image de saint Thomas d'Aquin... il entrera chez les Dominicains. Loué soit Dieu ! Que Sa volonté se fasse entière et qu'Il m'envoie calme et courage».

Deux jours plus tard, après avoir participé à l'Office du Samedi Saint, elle écrira : «Office à Saint Joachim. Communion au pied du Sauveur ressuscité, malgré les terribles séparations qui effraient ma faiblesse, tout chante en moi l'action de grâces, la confiance, la paix, la louange au Dieu si bon et miséricordieux qui peut en un instant changer la face de toutes choses. Ordination à Saint Jean de Latran : oh ! le merveilleux et consolant spectacle !»

De retour à Suresnes, le samedi 17 avril, le jour même elle se rendra à l'église : «Je vais sans tarder au pied de la Vierge de Suresnes la remercier d'avoir gardé son cher petit enfant de toutes les embûches dressées sur son chemin, l'enfant qu'elle avait marqué au jour de sa Première Communion pouvait-elle l'abandonner ! non, vous le garderez toujours, n'est-ce-pas ? comme la meilleure des mères. Qu'il fasse l'œuvre de Dieu et travaille à Sa gloire».

Michel avait été jusque là un jeune homme exemplaire non seulement pour les études, mais aussi pour la vie morale : sérieux, pieux, il s'efforçait de pratiquer la perfection évangélique : «je n'allais jamais au théâtre, aux spectacles, cela m'était étranger...» racontera-t-il ensuite. Il allait toutes les semaines voir le **P. Garrigou-Lagrange** et il se sentait attiré vers les Dominicains.

Mais qu'est-ce qui décidera Michel pour la vocation, et dans l'ordre de saint Dominique ? Un soir il était resté au couvent de l'Angelicum au chant des Complies : et alors, tandis qu'il regardait l'étoile qui figure sur le tableau de saint Dominique, puis l'image de saint Pierre martyr, il eut

«une sorte de vision. Dans une joie immense d'avoir trouvé ...que le bon Dieu me choisisse pour appartenir à l'Ordre de la Vérité. C'est l'achèvement de toute ma jeunesse, j'avais 28 ans»

- et il expliquera encore :

«Ce fut une sorte d'intuition. Les mêmes images qui sont belles habituellement, devenaient pour moi une sorte de projection puissante du Ciel. J'ai vu la splendeur de la Vérité, la splendeur de la Vérité Divine».

LE SÉMINARISTE

Michel entra au noviciat d'Amiens en septembre 1926, à 28 ans, il prit l'habit le 23 du même mois avec le nom de **frère Louis-Bertrand**. Il fit sa profession religieuse le 23 septembre 1927.

A cause des lois anticléricales du début du siècle, en France les Ordres religieux avaient été contraints à l'exil ; c'est pourquoi les novices devaient poursuivre leurs études à l'étranger : les Dominicains avaient leur séminaire du Saulchoir à Kain, en Belgique, près de la frontière française. Le Directeur du séminaire était le P. Hérès, auteur d'un important commentaire de la *Somme Théologique* de saint Thomas. Les études ne faisaient pas oublier au frère Louis-Bertrand le désir de la conversion des âmes : le 15 Octobre 1927 il s'inscrit à l'Archiconfrérie de prières pour la conversion d'Israël et le 3 février 1928 à celle pour le retour à la foi catholique des peuples du Nord de l'Europe.

Au séminaire, ses confrères avaient de l'estime pour lui, soit parce qu'il était le plus âgé, soit à cause des études qu'il avait faites, soit ...pour la bonne humeur qui le rendait sympathique. Et déjà depuis lors on connaissait son intérêt pour les choses spéculatives alors que les choses matérielles le laissaient fort indifférent.

Les 6 et 7 octobre il reçut la Tonsure et les Ordres Mineurs de l'Evêque de Tournai, Mgr Rasneur. Le 24 septembre 1930, Mgr Drapiez le fit Sous-Diacre, le 21 décembre Mgr Rasneur l'éleva au Diaconat et le 29 Juillet 1931 à la Prêtrise dans l'église du couvent du Saulchoir. Il célébra sa première messe dans sa ville natale à Suresnes.

LE PROFESSEUR

Après l'ordination, ses supérieurs décidèrent de lui faire poursuivre ses études pour qu'il puisse ensuite enseigner. Durant l'été 1932 la Faculté de Lille demanda à l'Ordre de saint Dominique un professeur de calcul différentiel et intégral, car la chaire était devenue vacante, le titulaire étant malade. Le Provincial, le P. Padé, proposa le frère Louis-Bertrand, qui devait encore terminer les études entreprises. Celui-ci, prévoyant la difficulté objective de suivre les cours de Théologie au Saulchoir et de donner des cours à Lille, écrivit au P. Provincial dont il dépendait et qui lui répondit : «C'est le P. Hérès qui vous envoie et non pas moi». Lorsque le P. Louis-Bertrand en parla au P. Hérès, il eut comme réponse : «C'est le P. Provincial, ce n'est pas moi». Alors le P. Louis-Bertrand n'eut plus qu'à accepter, sans savoir de qui était venu l'ordre.

Le 23 mars 1933 il obtint le titre de Lecteur, qui dans l'Ordre Dominicain équivaut à une maîtrise. A partir de 1933 il fut professeur de philosophie au Saulchoir, enseignant l'épistémologie et la philosophie des sciences. Ces années-là il collaborait à la *Revue des Sciences Philosophiques et Théologiques* ainsi qu'au *Bulletin Thomiste*.

Le 26 novembre 1934 il reçut le titre de Maître de Conférences de la Faculté de Lille. Et ceux qui l'ont vu ne sauraient oublier qu'il était le seul professeur de la faculté à s'agenouiller au début du cours pour réciter la prière *Veni Sancte Spiritus*.

En 1939, en raison d'un sérieux état de fatigue, il donna sa démission à Lille, au grand désappointement du Recteur qui aurait bien voulu le garder !

Les lois anticléricales en France étant tombées en désuétude, les Ordres Religieux purent rentrer : les Dominicains de Kain obtinrent à Etioilles, près de Paris, une maison qui reçut également le nom de «Saulchoir». Le «déménagement» se fit en deux étapes, d'abord les philosophes en 1938, puis les théologiens en 1939 ; il semble que le P. Louis-Bertrand vint avec les premiers ; quoi qu'il en soit l'affectation définitive date de 1939.

A la deuxième Guerre Mondiale, suite à la mobilisation générale, le Père fut rappelé au service le 9 septembre 1939 avec le grade de **Lieutenant** de réserve ; il fut affecté à la section technique d'artillerie où ses connaissances furent utilisées dans la fabrication des tables de tir. Après un séjour à Tarbes il fut démobilisé le 10 septembre 1940.

C'est à cette époque qu'il eut la pensée d'une vocation de Chartreux. Il écrivit à plusieurs couvents, parmi lesquels la Grande Chartreuse, et c'est seulement quelques années après qu'il fut admis à en faire l'essai, qui toutefois n'eut pas de suites. Mgr. Guérard vivait toujours dans un grand silence intérieur ; c'est pourquoi peut-être il pensa entrer à la Chartreuse, mais même en cela il ne cessa jamais de vouloir suivre la Volonté du Christ et de la chercher également dans les événements de la vie quotidienne.

Malgré les activités de la vie religieuse il réussit encore à poursuivre ses études de mathématiques. En 1930 il fut reçu comme **membre de la Société Mathématique de France** ; le 3 avril 1941 il soutint à la Sorbonne une **thèse** sur *Les systèmes différentiels de second ordre qui admettent un groupe de Lie*, thèse soutenue sous le patronage du professeur Elie Cartan, et qui lui valut le **doctorat en sciences mathématiques**.

Après la guerre, Mgr Guérard rédigea un grand nombre d'ouvrages : *Le Mystère du Nombre de Dieu* (1940), *Le statut inductif de la théologie* (1942), *La Théologie historique et le développement de la théologie* (1946) ; son chef d'œuvre en ces années-là fut *les Dimensions de la Foi* (1950), prolongement de l'analyse épistémologique dans le domaine de la connaissance de Dieu, menée avec toute la rigueur et la lucidité théologiques, *La théologie de S. Thomas et la grâce actuelle* (1945), *L'Immaculée Conception*, clef des privilèges de Marie (1955), *Le Phénomène humain du P. Teilhard de Chardin* (1954).

Désormais nul n'ignorait que ses cours étaient excellents, mais aussi très difficiles, de sorte que bien peu de personnes réussirent à les suivre. Cela lui valut quelques sympathiques moqueries de la part de ses confrères ; ils paraphrasaient par exemple le «Je pense donc je suis» de Descartes pour lui attribuer un «Je pense donc tu suis»...

LE RELIGIEUX

Il était plein de charité envers tous, soit dans les rapports personnels, soit dans les circonstances particulières, ainsi lorsqu'apprenant qu'une pauvre religieuse se levait à 5 h 15 pour faire sa méditation par un froid glacial, il voulut lui faire cadeau de son manteau : c'était tout ce qu'il possédait à l'époque.

Quoiqu'il fut grand «intellectuel», n'allez pas croire qu'il manquait de sens pratique : au contraire il aimait bien «bricoler», réparer un objet cassé, faire presque tous les jours un peu de jardinage ; il n'hésitait pas à prêter la main aux travaux les plus humbles.

Sa science, ses charges, même l'épiscopat ne lui ont jamais fait oublier qu'il était avant tout un religieux dominicain. Il aimait voyager en train, chargé de sa valise-chapelle, de ses livres pour étudier durant le voyage, et de quelques objets personnels et si la personne qui devait venir le chercher avait un empêchement, lui, sans se soucier se mettait en route en portant ses bagages.

Qui ne se souvient de sa capacité de rester longtemps à genoux sur le pavé, immobile, absorbé dans l'oraison ; et de la pauvreté dans laquelle il vivait, se contentant de peu de chose.

Il était tenu à une diète sévère à cause des troubles de l'estomac qu'il avait depuis sa jeunesse ; déjà l'abbé Massenet lui recommandait de prendre soin de sa santé. Lorsqu'il s'était retiré au Saulchoir, il avait demandé aux personnes qui vivaient avec lui de ne pas prendre plus d'une heure pour chaque repas, préparation comprise, car cette occupation, disait-il ne mérite pas davantage ! Plus tard il mitigea cette règle ; si rigoureuse fût-elle, les cuisinières avaient «fait avec» en utilisant des marmites à pression pour rester dans les temps !

Ceux qui l'abordaient ne manquaient pas de remarquer un certain humour qui ne le quittait jamais et dont il colorait même les choses les plus graves ; ils riaient de ses saillies surtout à cause de leur vérité.

Nous ne devons pas oublier son activité dans la vie spirituelle : les nombreuses retraites qu'il prêcha soit à des communautés religieuses, soit à des groupes de tertiaires dominicaines, soit dans des paroisses. Nombreuses sont celles qui ont été imprimées. Parmi ses écrits spirituels, citons *Virgo fidelis* (1950), *Magnificat* (1950), *La Charité de la Vérité* (1951), *La Voie Royale*, *Ma Maison sera appelée une maison de prière*, *Marie Reine*, *Le Silence*.

Il fut nommé, le 7 avril 1950, confesseur-adjoint des Sœurs Dominicaines du Monastère de la Croix à Etioilles tout en continuant à enseigner au Saulchoir, à participer à divers congrès, notamment au Congrès Thomiste à Rome en 1955, où il intervient sur la Métaphysique et la Métascience, et à celui de Gallarate en 1959.

TRAVAUX ET CONTROVERSES

Durant les années 50, Mgr Guérard participa aux controverses contre le néo-modernisme débordant qui finira par dominer au Concile Vatican II. Dans ses nombreux écrits sur la Théologie de la grâce, il distinguera nettement l'ordre naturel de l'ordre surnaturel contre les tendances de la «nouvelle théologie» et du P. de Lubac. Sur la cosmologie évolutionniste il sera l'un des principaux adversaires du P. Teilhard de Chardin (cf. Sommavilla : *La Compagnia di Gesu*, Rizzoli 1985). Ces polémiques amenèrent la condamnation du néo-modernisme par Pie XII avec l'encyclique *Humani Generis* (1950).

Mgr Guérard dénonça le P. Congar au Saint-Office et il s'aperçut que le Préfet, le Cardinal Ottaviani, ignorait les idées de Congar ; cela déclencha contre lui la mauvaise humeur de beaucoup de ses confrères même au Saulchoir.

Le P. Guérard des Lauriers était aussi un éminent mariologue. A ce titre il participa aux **travaux préparatoires à la définition du Dogme de l'Assomption** (1950). A cette occasion il **développa la doctrine du magistère ordinaire universel** qui prouvait l'infaillibilité du futur dogme. Il fut en outre l'un des principaux théologiens qui secondèrent l'intention de Pie XII de compléter les dogmes mariaux par la définition de la médiation et de la corédemption de Marie.

Mais les progressistes qui n'avaient pas réussi à éviter la proclamation de l'Assomption de la Très Sainte Vierge, obtiendront le renvoi de ces deux définitions. La proclamation de Marie Reine (1954), qui dans les projets de Pie XII devait servir de prélude aux deux suivantes, fut alors le signal d'un temps d'arrêt dont le P. Guérard fut aussitôt fort conscient.

Le rôle assumé par le Père dans les années 50 nous fait comprendre pourquoi **Pie XII lui propose la pourpre cardinale**, mais des sources bien informées nous affirment que **De Gaulle y mit son veto**.

En 1961 Mgr Piolanti invita le P. Louis-Bertrand à venir à Rome pour **enseigner à l'Université du Latran** : et ainsi durant une dizaine d'années il dut s'absenter d'Etiolles pendant des mois pour son travail à Rome, logeant à l'Angelicum où il retrouva son cher P. Garrigou-Lagrange jusqu'à la maladie de celui-ci.

LE BREF EXAMEN CRITIQUE

En attendant, les événements se précipitent : la réforme liturgique bat son plein pour arriver au bouleversement de la Sainte Messe. Mgr Guérard raconte :

«Rome, Jeudi Saint 3 avril 1969. Ledit *Novus ordo missæ* paraît. Il y eut deux chœurs, celui de Satan, celui de Jésus : jubilation, consternation. J'appartenais, par grâce, au second. Mais il fallait agir. Une Romaine de la très haute bourgeoisie, Vittoria Cristina Guerrini, et son amie Emilia Pediconi (l'une et l'autre décédées depuis), connaissaient très bien les milieux du Vatican, en particulier le Cardinal Ottaviani. Celui-ci se laisse convaincre. Et c'est ainsi que fut décidée la démarche des Cardinaux, démarche dont l'honneur doit revenir à celle qui en conçut le projet, en porta la charge et en mourut d'agonie.

Il fallait préparer le document que le Cardinal Ottaviani s'était réservé de réviser, et s'était engagé à remettre au «pape». Les deux Romaines, surtout V.C. Guerrini, étaient en relation avec de nombreux ecclésiastiques. Quelques-uns, cinq ou six peut-être, répondirent à l'appel ; mais ils n'apportèrent guère qu'une coopération passive aux quelques 5 réunions hebdomadaires. Cependant le groupe dut beaucoup à un liturgiste extrêmement distingué, courageux auteur d'articles critiques qu'il fit paraître à cette époque dans les journaux romains ; je regrette d'avoir oublié son nom. Monseigneur Marcel Lefebvre nous encourageait, d'un peu loin ; et même il nous gonfla d'espoir : «Nous aurons six cents Evêques signataires !» **Hélas, il n'y eut même pas lui.**

Le Père Guérard rédigea ainsi le *Bref examen critique du Novus Ordo Missæ* au cours des mois d'avril et mai 1969, surtout la nuit, car cette tâche imprévue s'ajoutait à des journées déjà assez remplies.

A l'occasion de la préparation du *Bref examen critique* fut organisée à Rome une sainte Messe sur Pie V, le jour de sa fête, le 5 mai, célébrée par Mgr Lefebvre, lequel - à l'étonnement des assistants - adopta les mutilations apportées par Paul VI (mutilations assez graves, bien que ce ne fût pas encore la Nouvelle Messe). Lorsque, à la sortie, on lui demanda, avec respect et tristesse à la fois, la raison de son acte, il répondit : «Si on voyait que Mgr Lefebvre célèbre la Messe traditionnelle, cela risquerait le scandale» ! Le P. Guérard commentera par la suite :

«Si Mgr Lefebvre n'a pas célébré ladite nouvelle messe, toutefois il a accompli ou omis extérieurement les gestes qui le laissaient à penser, chose que je n'ai pas été le seul à observer ...**double, Mgr Lefebvre l'a été le 5 mai 1969.** Alors que, considéré comme étant l'âme d'un minuscule groupe «ami» qui travaillait jour et nuit pour sauver la Messe contre la messe, et manifestant à ce groupe encouragement et sympathie, Mgr Lefebvre infligea à ce même groupe le désaveu public d'une allégeance inconditionnelle à l'«autorité qu'il fallait contrer».

La rédaction du *Bref examen* coûta au P. Guérard la chaire du Latran d'où il fut congédié en juin 1970 :

«En même temps que le Recteur, Mgr Piolanti, et une quinzaine de professeurs, tous jugés indésirables».

Entre-temps au couvent d'Etiolles, où le Père était toujours domicilié, les choses n'allaient pas mieux : certains étudiants du séminaire participèrent aux manifestations de 68 à Paris, sur le toit du couvent fut arboré le drapeau noir des anarchistes. Les supérieurs, même s'ils prirent des mesures, n'étaient plus maîtres de la situation.

EXTRA-CONVENTUM

La décision des Dominicains de vendre le Saulchoir fut pour le P. Guérard une cause de tristesse. Au Saulchoir, il avait une vie assez retirée dans sa petite chambre en haut de la maison, au grenier comme disaient ses confrères en le plaisantant, et là il avait écrit sur un mur de sa cellule : *O Beata Trinitas stat Veritas dum volvitur orbis*, (Ô Bienheureuse Trinité, la Vérité demeure tandis que le monde passe). C'est un peu le résumé de toute sa vie intérieure, dans laquelle il a cherché à pénétrer **le mystère de la Sainte Trinité**.

Les Dominicains ne prirent même pas la peine de transporter tout le mobilier sacré, et ce fut grâce à l'intervention du P. Louis-Bertrand que beaucoup d'objets du culte furent sauvés de la destruction ou d'un usage profane. A la suite de ce dernier épisode Mgr Guérard demanda et obtint des Supérieurs de vivre *extra conventum* : désormais la Foi lui imposait de se séparer physiquement de ces personnes qui - acceptant les nouvelles réformes - allaient jusqu'à perdre la foi. A ce moment-là il pensait se retirer dans un endroit de quasi-isolement, pour s'adonner à la prière et à l'achèvement de ses études. Mais l'homme propose et Dieu dispose.

Le Père se consacra à la prédication de retraites, il donna des conférences spécialement sur la situation présente, il servit les centres de Messe traditionnels.

Mgr Lefebvre ouvrait alors le séminaire d'Ecône et avait besoin de professeurs pour assurer l'enseignement. Le P. Guérard fut demandé pour donner des cours. C'est ainsi que débuta la coopération du Père avec la Fraternité S. Pie X, mais plus particulièrement avec Mgr Lefebvre auquel il chercha à faire du bien, à l'éclairer sur les principes qu'exigent la vérité et la cohérence dans l'action «traditionaliste».

A cette époque le P. Guérard chercha l'explication théologique qui rend juste et légitime le refus des nouvelles réformes : il élaborait ainsi la thèse par laquelle le «pape», au moins depuis le 7 décembre 1965, ouvertement et objectivement, ne professa plus extérieurement la Foi, et à cause de cela il perd *ipso facto* l'Autorité sur l'Église militante, car il ne dirige plus ses actions en vue du bien de l'Église et du salut des âmes. Comme jusqu'à preuve du contraire son élection semble valide et vu que jusqu'à présent personne, dans l'épiscopat ne l'a mis officiellement en demeure de retirer son hé-

résie, il reste qu'il est **«pape» seulement «matériellement» non point «formellement»** (cf. *Sodalitium* n° 13 , p. 18 à 24) et que, par conséquent il ne doit pas être cité au canon de la Sainte Messe, dans l'offrande de la Victime à Dieu.

Comme des divisions se manifestaient à Ecône à ce sujet tant parmi les professeurs que parmi les élèves, Mgr Lefebvre prit la décision de «purger» le corps professoral. Et le P. Guérard fut congédié à l'automne 1977, après avoir prêché aux séminaristes la retraite d'ouverture de l'année scolaire au cours de laquelle il avait dit entre autres qu'il fallait obéir au «pape» comme à un cadavre (non pas *perinde ac cadaver* mais *sicut cadaveri*) !

Les rapports avec Mgr Lefebvre demeurèrent bons cependant. Le P. Guérard donna l'habit de Tertiaire dominicain à certaines personnes ; il en avait les pouvoirs, mais il n'avait pas ceux de donner «la Miséricorde de l'Ordre» et donc il ne fit entrer personne dans l'Ordre proprement dit : «Je sais n'en avoir pas ce droit et je l'ai déclaré explicitement», écrivait-il quelque temps après. C'est pourquoi lorsque l'un de ces Tertiaires donna l'habit à des postulants, Monseigneur lui écrivit pour lui dire qu'il n'en avait pas le droit et que lui-même ne reconnaissait pas ces jeunes-gens comme frères du Tiers-Ordre.

R.P. GUÉRARD ET MGR LEFEBVRE

En remerciement du bien qu'il leur avait fait, il fut abandonné par tous. Citons comme exemple, la lettre de Mgr Lefebvre dans laquelle il expliquait pourquoi il ne voulait pas que le Père revînt à Ecône, pas même pour rendre visite à un groupe de jeunes auxquels il avait donné l'habit et qu'il avait dirigés vers le séminaire d'Ecône pour leurs études (bienheureuses confiance et simplicité !) sans même imaginer que l'on y ferait tout pour les détacher de lui :

«Cher Révérend Père, ...l'unique motif qui me cause quelque appréhension c'est l'absolu de vos affirmations au sujet du Pape et éventuellement du N.O.M.

Ma pensée est moins affirmative. J'ai émis et j'é mets encore des doutes sur le Pape Paul VI. Je me demande en effet comment un Pape peut à ce point contribuer à l'autodémolition de l'Église, mais cela me permet-il d'affirmer qu'il n'est pas Pape ? Je n'ose pas le dire d'une manière absolue et définitive.

...Si vous avez l'évidence de la déchéance juridique du Pape Paul VI, je comprends votre logique subséquente, mais personnellement j'ai un doute sérieux et non une évidence absolue...

...Dans l'attitude pratique, ce n'est pas l'inexistence du Pape qui fonde ma conduite, mais la défense de ma foi catholique ...Or vous croyez en conscience devoir partir de ce principe qui malheureusement jette le trouble et cause des divisions violentes, ce que je tiens à éviter

...Voilà en quelques mots ma pensée, qui n'est pas bien loin de la vôtre, mais qui dans la conduite tient davantage compte des réalités aussi bien traditionalistes que progressistes...»

La réponse du Père Guérard fut claire et cohérente (7/2/79) :

«En ce qui concerne le Pape Paul VI, je n'ai pas l'évidence de la déchéance juridique, mais j'ai, et il y a, évidence métaphysique et théologique que si la plus haute Autorité de l'Église reprend une doctrine traditionnelle déjà définie, ladite Autorité jouit *ipso facto* de l'assistance immédiate du Saint Esprit. Et si ladite Autorité fonde une Déclaration expressément sur l'autorité de l'Écriture, alors *ipso facto* elle doit déclarer infailliblement la vérité.

Si ce n'est pas évident, daignez me montrer où est la faille.

Et si c'est évident, alors l'«autorité» qui a affirmé une erreur était en fait ontologiquement inapte à exercer l'Autorité.

Je n'ai jamais dit que pour autant il y eut déchéance juridique de l'«Autorité». Paul VI est demeuré pape matériellement. Il ne l'était plus (au moins à partir du 7/12/65) formaliter...

Il est impossible qu'une profanation sacrilège de la vérité se soit ingérée dans l'Église qui est sainte. Déclarer explicitement que Vatican II, en tant que Concile, n'est pas «d'Église», n'existe pas en tant que Concile, est une condition *sine qua non* pour rétablir l'ordre dans l'Église. Il peut y avoir une interprétation traditionnelle des vérités contenues dans Vatican II. Mais il n'y a aucune interprétation traditionnelle possible de Vatican II en tant que Concile. Puisque, très précisément à ce point de vue, Vatican II opère une rupture de la Tradition.

Vous précisez que «votre conduite est fondée, non sur l'inexistence du pape mais sur la foi catholique». Mais je ne vois pas, dans l'Église catholique romaine, qu'on puisse témoigner en faveur de la Foi, sans se situer avec exactitude par rapport au Magistère tel qu'il est (ou paraît être) actuellement.

L'existence d'un Magistère infaillible, et qui affirme de lui-même qu'il est infaillible, cette existence est une condition *sine qua non* pour exercer la Foi, aussi bien au point de vue théorique qu'au point de vue pratique...

Vous ajoutez, Monseigneur, que «vous tenez compte, davantage que moi, des réalités aussi bien traditionalistes que progressistes».

Mais enfin, convient-il de tenir compte du progressisme, si tant est qu'il soit une réalité ? Et vers quels témoins vait-on ? sinon vers ceux qui ne font pas acception des personnes et qui «enseignent la voie de Dieu selon la vérité» (Marc 12. 14).

C'est «la vérité qui nous libérera» (Jean 8, 32) ; et elle seule. On ne peut pas résoudre une question qui concerne la vérité par la «co-existence pacifique» dans une «pseudo-charité», ou par le silence qu'impose l'autorité. Cela, c'est le procédé de l'église en déroute, procédé que suscite le «père du mensonge».

«Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur... si ceux-ci se taisent, les pierres crieront (Luc, 19,40). Béni soit la vérité. Il ne faut pas la taire, il faut la crier.

L'inexistence (relative) du Pape formaliter n'est pas, selon moi, comme vous l'écrivez, un «principe». C'est l'inéluctable conséquence des faits observés ; et c'est, aussi bien pour témoigner de la Foi que pour administrer dans l'Église les sacrements de la Foi, un indispensable présupposé.

Dans la charité de la vérité, veuillez agréer,...

Une telle lettre restera sans réponse. Cette recherche de la vérité qui répudiait toute fausse charité, sentimentale ou intéressée, l'adhésion au vrai objectif et rationnel, sera la cause du rejet de la part de beaucoup soit de la Thèse du Père, soit même de sa personne. L'abbé Coache aura la ...délicatesse de faire parvenir au P. Guérard, le 29.1.1979, l'invitation à une réunion fixée pour le 22, soit cinq jours avant ! Critiqué par tous pour sa position, il n'obtint JAMAIS, de qui que ce soit une réponse logique et précise à la thèse qu'il avait exposée.

Qui refuse la grâce s'enfoncé davantage dans le péché : ainsi celui qui refuse la lumière de la vérité s'enfoncé de plus en plus dans les ténèbres de l'erreur. Et de fait c'est à cette époque que Mgr Lefebvre signa le «Communiqué aux Associations S. Pie V» rédigé à Flavigny ensemble avec d'autres «chefs de file» du traditionalisme ; ils y affirmaient leur attachement au «successeur de Pierre» malgré les graves reproches que l'on est en droit de lui faire (sic !) et ils demandaient aux fidèles de se regrouper autour de «prêtres fidèles attachés à Rome et au successeur de Pierre».

«Il est hérétique, contraire à l'instinct de la Foi - commente le P. Guérard - aberrant par rapport à toute la Tradition de prétendre que l'on puisse, à fortiori que l'on doive, «demeurer attachés à un dit Successeur de Pierre» qui profère habituellement l'hérésie, favorise en acte tout ce qui pourrait détruire l'Église, se refuse en fait à exercer comme il se devrait le charisme d'infaillibilité ...en vue de condamner et d'extirper les gravissimes altérations de la Messe et du Magistère».

C'est toujours durant cette période que Mgr Lefebvre écrivit la fameuse lettre n°16 aux Amis et Bienfaiteurs où il mettait pratiquement à égalité la nouvelle «Messe» et la vraie Messe, qui suscita la réaction de ceux qui conservent la Foi et provoqua la lettre ouverte du P. Guérard : «Monseigneur, nous ne voulons pas de cette paix» ; cela fit du bruit ! Les réactions à cette lettre ouverte furent nombreuses la distance entre le P. Guérard et le «monde» traditionaliste se fit plus grande ; quant aux réponses doctrinales, comme d'habitude, il n'y en eut point ; rien que des attaques injurieuses.

Durant cette même année, le Père commença, pour la première fois, la publication de sa Thèse sur le Siège formellement vacant dans les *Cahiers de Cassiciacum* : elle ne trouva toujours pas de réponse sérieuse, mais pas non plus de personnes ayant le courage d'embrasser la vérité lorsqu'elle est assortie de sacrifices et d'humiliations.

LE SACRE

A la suite de pressantes invitations, le 7 mai 1981, le P. Guérard accepte d'être consacré Evêque par Mgr NGO DINH THUC, Archevêque de Hué (Vietnam), «consécration valide, licite et légale» dont nous avons donné toutes les explications dans notre *Sodalitium* n° 13, p. 25-28 et n° 16, p.33 et 34.

Pour quelle raison Mgr Guérard a-t-il été amené à l'accepter après une année environ de réflexion ? Lui-même va nous répondre ; c'est la même «voix» qui le conduisit à la vocation :

«La perception que j'ai eue quand je rentrai dans l'Ordre de la vérité a été pour moi une résonance de même vie, de même tonalité que l'intuition que j'ai eue de devoir accepter une sorte de voix intérieure, une pulsion intérieure. On est mû hors soi-même quand il faut. On voit, on sent une certitude absolue, une sorte d'impression à partir du plus profond de l'âme. Alors la première intuition ça a été : VERITAS. Et pour l'épiscopat : HOC EST ENIM CORPUS MEUM. Et j'ai compris : il faut tout faire pour sauver l'Oblatio Munda».

Le sacre fut accompli sans que personne ne soit mis au courant, et cela dura un certain temps. Est-ce une erreur ? une imprudence ? l'acquiescement à un conseil par trop prudent ? Quoi qu'il en soit, Monseigneur eut le courage et l'humilité d'admettre qu'en cela il pouvait s'être trompé. (Qui ne l'a jamais fait dans les milieux traditionalistes ?) Mais beaucoup, sinon tous, profitèrent de cette circonstance secondaire pour condamner l'acte même de la consécration (ce sont d'ailleurs les mêmes, pour une bonne part, qui applaudissent aujourd'hui aux sacres de Mgr Lefebvre) : est-ce honnête ? ... cela ressemble fort au libéralisme ! Dieu jugera, mais les actes accomplis ont déjà été posés sur la balance et le Seigneur les a déjà jugés.

Bien peu furent les amis qui restèrent unis à Monseigneur : avec l'épiscopat il avait vraiment embrassé toute la croix. Abandonné de ceux sur lesquels il comptait, blessé par l'incompréhension et la déformation de la Thèse de Cassiciacum et par la fermeture des esprits face à la Vérité, Mgr Guérard connut une tristesse semblable à celle de Jésus au jardin des oliviers ; l'on peut véritablement lui appliquer les paroles d'Isaïe (63/3) : «J'ai foulé seul le pressoir et parmi les peuples il n'y a personne qui soit avec Moi» .

LES CALOMNIES

Lorsque quelqu'un est resté seul, il est facile de le calomnier pour diriger sur lui le mépris des autres. Un exemple entre tous, encore une fois, Mgr Lefebvre au cours du «Colloque de Montreux» du 16 mars 1983, publié par «Marchons droit», de juin-septembre 1983 : «Le Père Guérard des Lauriers et le Père Barbara m'ont écrit des stupidités et des insultes ; je ne leur ai jamais répondu. Je n'ai jamais insulté quiconque de mes confrères s'est séparé de moi...»

Deux considérations : les arguments de Mgr Guérard sont-ils des «stupidités» ? Appeler «trahison» les demandes de compromis avec les modernistes, et «traître» leur auteur, est-ce une insulte ? Quant à la réponse, elle s'imposait à Mgr Lefebvre étant donné son attitude équivoque à l'égard de la Foi : s'il ne l'a pas donnée, le soupçon sur la Foi demeure. «Moi je n'ai jamais insulté...» Mgr Guérard répond : «Mais Mgr Lefebvre calomnie, chose qui est bien pire» et voici la calomnie : «Le Père Guérard des Lauriers est allé à Palmar de Troya pour voir si ce Pape pouvait être considéré comme authentique. C'est le schisme. Ce n'est pas à chacun d'entre nous de faire un Pape. On s'éloigne de la Pierre fondamentale, on s'éloigne de l'Église». C'est faux : Mgr Guérard non seulement n'est pas allé, mais il n'a jamais imaginé prendre en considération la question de Palmar ; il a désapprouvé que Mgr Thuc se soit laissé circonvenir par eux. Bien plus, il a

toujours refusé la tendance de certains évêques de la «lignée Thuc» de s'arroger un pouvoir de juridiction et d'aller jusqu'à élire un pape ; il a défini une telle position «sessionite créativiste ... qui flatte l'esprit d'aventure» (*Sodalitium* n° 16 p. 22 et 24).

Mgr Lefebvre, bien que renseigné sur la fausseté de sa déclaration, n'a jamais rétracté la calomnie, jamais il n'a admis s'être trompé. Alors, qui est-ce qui utilise «les stupidités et les insultes» et aussi les mensonges et les faux témoignages ? Ici également : Dieu juge, et les actes posés, Il les a déjà jugés.

L'APOSTOLAT DE MGR GUÉRARD

Depuis 1983, Mgr Guérard s'est consacré à approfondir la Thèse de Cassiciacum, précisant ce qu'il convenait de faire. Il met en évidence la nécessité d'avoir des évêques qui professent intégralement la Foi catholique et qui soient consacrés valablement pour pouvoir continuer la MISSIO confiée par N.S. Jésus-Christ à Son Église. Il spécifie également quels sont les pouvoirs réels et les limites de cet Episcopat de l'Église en état de privation de Pape.

Mgr Guérard n'a jamais évité la discussion : il n'a jamais refusé de revoir entièrement sa thèse en fonction des objections qui lui seraient faites, et ceci par simple honnêteté et loyauté intellectuelle, sans être lié à un parti-pris, ni même à «sa» thèse, mais avec le seul désir de chercher la Vérité, voulant en être l'humble instrument.

«Je me place du point de vue de l'être» disait-il souvent lorsqu'il exposait sa pensée : ce réalisme dans les plus hautes spéculations rendait évidente la vérité de ce qu'il affirmait. Et lorsqu'il «découvrait» une vérité, il l'aimait et l'embrassait totalement : cette adhésion était telle qu'il n'admettait pas que l'on s'entête à contredire ce qui est vrai et elle s'accompagnait du pouvoir de discerner dans ceux qui se trompaient, l'erreur due à une ignorance invincible de celle provenant d'une ignorance coupable.

Prêt à parler avec tout le monde, il conservait avec chacun sa simplicité comme sa fermeté : «Il ne faut pas se défier» disait-il souvent, et il est resté fidèle à ce principe, allant jusqu'à payer de sa personne en accordant sa confiance à certains qui ne la méritaient pas ou qui n'ont pas correspondu au bien qu'ils avaient reçu. Cette ouverture «confiante» et presque innocente envers le prochain, lui a donné la possibilité de s'approcher de beaucoup d'âmes, de reconnaître celles qu'animait la même Foi et de ramener aux Sacrements des personnes qui s'en étaient éloignées depuis longtemps.

«La charité qui vient de Dieu ne fait pas acception de personne» écrivait-il ; pas d'ostentation pas «d'édification», pas de calcul. Si une vie est vraie, elle ne peut pas ne pas rayonner». «Si nous faisons de la vérité la règle de nos paroles et de nos pensées, nous induisons les autres à la sincérité sans laquelle il n'y a pas de vie possible avec Dieu ».

Ce sont ses affirmations qui nous prouvent la clarté de son âme et la rectitude de ses intentions.

D'ailleurs, la confiance envers les personnes ne l'a jamais empêché de savoir bien reconnaître dans les modernistes l'impossibilité pratique (bien que non théorique) de pouvoir se convertir à la Foi. L'amour de la Vérité et l'attachement à la Sainte Église, le désir d'opérer le bien pour Notre-Seigneur Jésus-Christ permit à Mgr Guérard de ne pas se «reposer» sur ses lauriers *usque ad mortem* mais de continuer la lutte jusqu'à la fin de sa vie. La Thèse de Cassiciacum est le point de départ de son action ; il écrivait :

«Ce que l'on pense réellement de la THESE se manifeste en effet dans l'agir. Car la THESE, réellement affirmée ... entraîne inéluctablement l'alternative suivante :

A) ou bien continuer la MISSIO, et donc reconnaître qu'il faut, pour cela (et d'ailleurs pour cela seulement) des évêques, lesquels, dans la situation actuelle, doivent évidemment être consacrés sans qu'il soit possible d'en référer à l'Autorité ;

B) ou bien admettre que la MISSIO doive au moins provisoirement cesser, puisqu'il est impossible qu'elle soit parfaitement ce qu'elle devrait être.

Il s'ensuit que si, à la fois on refuse la consécration des évêques et on poursuit la MISSIO, alors, quoi qu'on en dise et quoi qu'on en veuille, on ne soutient pas la Thèse réellement ; c'est-à-dire qu'en réalité on nie la Thèse».

A qui niait une telle alternative, il répondait : «ou bien il y a la MISSIO ou bien il n'y a pas de MISSIO, par le principe de non-contradiction. La composante essentielle de la MISSIO est la MESSE, l'oblation pure. Quelles sont les composantes de la MISSIO, qui peuvent durer sans Evêques ? La MISSIO, sans l'Autorité suprême en acte, requiert des Evêques».

Donc, pour continuer la MISSIO, Mgr Guérard voulut ordonner des prêtres et sacrer des évêques ; et de fait, le 17 mars 1984 il ordonna prêtre l'abbé Hubert Petit, le 30 avril suivant il sacra Mgr Storck, le 22 août 1986 Mgr Mac Kenna et le 25 novembre 1987 Mgr Munari.

Avant chaque consécration il a toujours spécifié la nécessité où l'on était d'agir sans le Mandat Romain et le désir d'être soumis à un vrai Pape lorsque Dieu le donnerait à Son Église, mettant ainsi fin à l'état de vacance formelle (*Sodalitium* n° 16, p. 3 et 4).

L'amour de l'Église et de l'Oblation Pure ne l'arrêtaient devant aucun sacrifice : malgré son grand âge il n'hésitait pas à faire des milliers de kilomètres pour prêcher, assurer la sainte Messe, administrer les Sacrements, visiter des personnes dans le besoin, accepter même des vocations avec la charge de préparer et donner les cours sans jamais penser à lui, ni à sa fatigue, ni à ses crises de foie qui l'obligeaient souvent à garder le lit dans la souffrance.

CLAIRVOYANCE

Dans les derniers temps il a pu voir se réaliser ses «prévisions» sur les événements qu'aujourd'hui nous vivons. Et d'abord «l'écroulement» du Père de Blignières, dont il connaissait les qualités mais dont il avait vu ce que d'autres

n'avaient pas discerné : «Ce sera un homme pour le meilleur ou pour le pire» avait-il pronostiqué bien auparavant. En 1982 il écrivait à son propos : «Je ne peux plus être sûr de lui. Il semble trop soucieux de conserver un contact (utile ?) avec tous. Cela n'est pas rassurant».

Mais déjà, à partir du sacre de Mgr Guérard, le Père de Blignières fit preuve d'une telle véhémence contre cet acte, que son adhésion à la thèse de Cassiciacum ne paraît pas entière. Dieu seul scrute les reins et les cœurs et connaît les intentions les plus cachées ; mais Mgr Guérard a tenté et jusqu'à la fin espéré ramener le Père de Blignières sur la bonne voie, malgré le mal rendu par le bien.

En ce qui concerne Mgr Lefebvre nous pouvons également dire aujourd'hui que Mgr Guérard avait prévu la façon dont il effectuerait des sacres : «Il conviendra donc, si lesdites consécérations ont lieu, de ne pas se réjouir prématurément. Il faudra examiner si la question du «mandat romain», normalement requis pour toute consécration épiscopale, a été clairement posée, et résolue... Des consécérations épiscopales qui seraient accomplies selon le rite traditionnel, mais ... *una cum W* (W = Wojtyla) seraient valides ; mais, étrangères à la saine doctrine, chargées de sacrilège puisqu'injurieuses pour le Témoignage de la très sainte Foi, elles ne s'expliqueraient que par l'astuce de Satan». (*Sodalitium* n° 16, p.16 et 17).

LA THÈSE DE CASSICIACUM ET LES SACRES

«La Thèse et l'inférence qui l'établit (vacance formelle du Siège apostolique à cause du schisme capital de Wojtyla, non capable de poser des ordinations ayant force exécutoire dans l'Église), doivent être CERTAINES, doivent non seulement justifier mais impérer le comportement pratique des fidèles qui, LUCIDES dans leur attachement à la TRADITION, refusent de reconnaître W comme étant formellement et en acte le chef visible de l'Église militante.

De plus, cette inférence doit être AUTONOME. C'est-à-dire que la certitude requise pour cette inférence ne peut procéder, fût-ce implicitement, d'un jugement dont la pseudo-certitude tiendrait elle-même à la pseudo-«autorité» qui sévit actuellement dans l'Église militante, celle de W. Il serait donc contradictoire (et donc vain), de recourir à l'autorité de l'«autorité», en vue de prouver qu'il faut ...ne pas reconnaître l'«autorité».

Il serait contradictoire de présumer, en vue de confectionner la preuve, l'infailibilité de ce dont on prétendrait, au terme de la preuve, affirmer qu'il a déserté l'infailibilité. Telle est la viciosité radicale du lefebvrisme».

«Concrètement dans la réalité, quoi qu'il en puisse être des déclarations platoniques ou de spectaculaires velléités, quiconque accomplit la MISSIO a inéluctablement et objectivement le même comportement à l'égard de la THESE et à l'égard de la CONSECRATION, attendu que ces deux choses sont ontologiquement indissociables, comme le sont, en tout existant concret, l'Acte d'être et la nature qui en est la mesure.

C'est d'ailleurs ce qui confirme l'observation. D'une part en effet, rejeter la THESE, et admettre la CONSECRATION, ce serait évidemment être schismatique. D'autre part, rejeter la CONSECRATION et admettre (apparemment) la THESE, c'est dégrader celle-ci en une abstraction eidétique (purement logique et coupée de la réalité) qui n'est plus le VRAI adéquatement convertible avec la REALITE. La CONSECRATION prouve que quiconque, fût-ce sur un seul point, n'est pas pour la THESE, EN REALITE, est contre LA THESE («qui n'est pas avec Moi est contre Moi», Luc XI, 23)...

Si on choisit de poursuivre la MISSIO sans en référer à l'«autorité», c'est parce qu'on justifie ce comportement apparemment anormal en affirmant que l'«autorité» n'est pas l'Autorité, c'est-à-dire en affirmant la THESE au titre de «principe» et en posant «en acte» que ce «principe» exige de poursuivre la MISSIO. Dès lors, ce qui s'oppose EX SE à la perduration de la MISSIO, s'oppose EX SE et IPSO FACTO à la THESE, laquelle en est en droit le principe nécessitant. Et comme, sans CONSECRATION la MISSIO ne peut durer, la conjoncture, c'est-à-dire le fait de poursuivre la MISSIO sans en référer à l'«autorité», entraîne que, objectivement et concrètement, refuser la CONSECRATION c'est nier la THESE. Autrement dit, la CONSECRATION ...étant une condition nécessaire pour que subsiste une conséquence, en fait, nécessaire de la THESE, empêcher cette conséquence (en refusant la CONSECRATION), c'est en réalité refuser la THESE qui est le principe nécessitant de cette conséquence ».

Ces principes d'action, étudiées et vécus par Mgr Guérard ont été d'une façon cohérente la règle de sa vie durant les dernières années, jusqu'à la fin : critiqué, moqué, et se voyant surtout abandonné, il n'a cessé de professer la vérité. Jusqu'à maintenant, personne n'a su mieux que lui analyser la situation actuelle, personne n'a su répondre aux objections qu'il posait aux autres thèses prétendant résoudre autrement la situation actuelle.

Defunctus adhuc loquitur : le défunt parle encore, c'est bien le cas de Mgr Guérard parce que nous trouvons dans ses écrits et dans ses paroles la compréhension des faits d'aujourd'hui et de demain : la solution de la crise dans l'Église apparaîtra lorsqu'on appliquera honnêtement tous les principes qu'il a exposés. Prendre, comme beaucoup, une partie seulement de ce qu'il a enseigné «pour ne pas se salir les mains» n'est pas honnête et ne résout rien du tout. Mais évidemment faire sienne toute la Thèse de Mgr Guérard, aujourd'hui, coûte bien des humiliations et des incompréhensions.

BIENHEUREUX LES MORTS QUI MEURENT DANS LE SEIGNEUR

Maintenant Mgr Guérard nous regarde de là-haut. Que dire de lui à présent ? C'est lui-même qui nous le suggère :

«*Beati mortui qui in Domino moriuntur. Beati.* La foi tressaille et la nature demeure interdite. Mystère et mystère. C'est la solennelle Parole qui irradie la lumière propre au Royaume. *Beati mortui qui in Domino moriuntur* ! C'est comme une neuvième béatitude, c'est l'aurore de la Béatitude éternelle, la seule qui se passe de «pourquoi». Aussi bien pouvons-nous compléter l'ultime béatitude de la terre, qui doit être semblable aux huit premières : *Beati mortui qui in Domino moriuntur quia Pretiosa est in conspectu Domini mors sanctorum ejus* («Bienheureux les morts qui

meurent dans le Seigneur» parce que «elle a du prix aux yeux du Seigneur, la mort de ses saints» Apoc. 14, 13 ; Ps 115, 15).

Témoin de la mort d'autrui, nous ne pouvons reconstruire le rôle du mourant. Désireux de voir Dieu, notre nature se refuse à comprendre pourquoi l'unité de notre être doit être détruite pour saisir celui qui en est la cause. Mais il n'y a, en l'occurrence, qu'une chose à comprendre : la mort n'est entrée dans le monde que par le péché... Nul sur terre ne voit Dieu. Qui veut voir veut donc quitter la terre. Qui veut demeurer sur terre, peut-être voudrait voir, mais en vérité ne le veut pas. *Beati mortui qui in Domino moriuntur*. Bienheureux ceux qui meurent en la vertu du désir de leur Seigneur. Le désir de Dieu réalise donc la béatitude dans la mort, bien qu'il ne vise pas la mort elle-même, voilà le fait : mourir m'est un gain (Phil. 1, 21).

Comment cela se fait-il ? Or il y a une radicale opposition entre le *mirabilis reformasti* et la déformation : l'une fut une brisure violente imposée du dehors par l'homme, lui-même volontairement hors l'ordre de Dieu ; l'autre procède toujours du dedans, selon la douceur et la force de Dieu. La mort à laquelle se heurta un désir aveuglé et qui priva de vie, voici qu'elle devient en la Résurrection la condition intrinsèque de la Vie ; et voici qu'un désir saint assume la mort au point de la produire, loin de la vouloir fuir. Ô Seigneur, comme c'est grand de mourir de désir, et je vous prie ardemment de me faire tout humble si vous daigner faire résonner en mon cœur votre mystérieux : «Si tu veux...» (Matt. 19, 21).

Pour entrevoir comment mourir en Vous est simple, je ne dois pas considérer en moi la créature, la créature humaine, la créature humaine et pécheresse confrontée à son créateur, à l'Esprit subsistant, à l'Amour subsistant. Ce qui éternellement me fait et me fera simple, c'est-à-dire semblable à Vous, c'est d'être votre enfant. L'acte de mourir en Vous est par excellence : acte issu de l'enfant, issu du désir, mais sous la motion de la mystérieuse grâce. Le désir inspirateur de la mort bienheureuse procède de la créature ; c'est un désir inconditionné qui tend vers son objet, qui tend également à être infini. Or, le désir, comme acte de la créature, est fini ; il ne peut être infini que saisi en Dieu se faisant immanent à Lui. C'est Dieu qui suscite le désir, en tant qu'il attire. «Nul ne vient à Moi si Mon Père ne l'attire» (Jo. 6,44). «Quand J'aurai été élevé, J'attirerai tout à Moi» (Jo. 12, 32). Le désir est infini dans l'attrait où il repose.

Précieuse pour Vous Seigneur la mort de chacun de vos enfants : *Abba, Pater*. Précieuse pour Vous le trépas de ceux qui, en vertu de Votre Amour, s'instruisent mutuellement de la plus secrète des Béatitudes : celle de mourir et de découvrir, dans l'acte même de la mort, le signe suprême de Votre sagesse : ceux-là manifestent, en deçà des larmes et de la Gloire qu'ils se partagent, l'intime transcendance de Votre immuable Attrait. Précieuse Vous est. Seigneur, la mort de chacun de Vos saints dans Votre Amour ; précieuse Vous est la mort de tous Vos saints ensemble dans ce même Amour».

COMMENT MEURT UN HOMME DE DIEU PAR DON GIUSEPPE MURRO

Nous ne pourrions jamais assez remercier le Seigneur pour les grâces dont Il nous comble, mais la faveur que la divine Providence m'a octroyée, de pouvoir assister spirituellement Mgr Guérard des Lauriers pendant les 45 jours de son hospitalisation, est telle que l'on ressent plus clairement sa propre indignité devant un tel bienfait.

Mgr Guérard est entré à l'hôpital de Cosne-sur-Loire le 10 janvier 1988 ; il y mourra le 27 février.

LA MALADIE

Mgr Guérard souffrait d'une grave insuffisance hépatique qui l'obligeait à observer une diète particulière. En octobre 1987 il eut une nouvelle aggravation, accompagnée de douloureuses insomnies, avec des crises fréquentes qui le laissaient sans force.

L'alimentation devenait de plus en plus difficile car il n'arrivait plus à assimiler, en sorte que le 10 janvier il se vit contraint d'entrer à l'hôpital. Alimenté uniquement par perfusions, il était dans un état d'extrême faiblesse ; souvent il passait les nuits dans des crises terribles, sujet à des secousses musculaires qui agitaient tout son corps, en général, tôt, le matin, il parvenait à se reposer.

Pendant le jour, la douleur au foie continuait à se faire sentir, quelquefois de manière aiguë, à moins qu'il ne fût étendu sur le côté : mais le fait de rester dans la même position lui occasionnait des escarres l'obligeant à changer de côté, et c'était le retour conséquent de la douleur hépatique.

Les résultats des analyses révélaient la présence d'une tumeur au colon sigmoïde, avec métastases au foie et probablement à un rein : étant donné l'état avancé de la maladie, en particulier le foie étant complètement pris, au point de ne pouvoir assurer aucune fonction, il n'était plus possible désormais d'envisager un quelconque traitement.

Comme il n'avalait plus rien, les sécrétions lui provoquaient une continuelle salivation qui l'empêchait de parler distinctement. De plus, arrivé à l'hôpital tard dans la soirée du 10 janvier, il fut mis dans une chambre encore froide, ce qui lui causa une bronchite.

«Quand je souffre moins - disait Monseigneur durant les premiers jours d'hôpital - je crois que je vais pouvoir écrire un peu, mais dès que j'esquisse les gestes pour le faire, je suis cloué» [1]. Et pourtant, Monseigneur n'a pas hésité à écrire lettres et documents, lorsqu'il l'estimait nécessaire.

Vers la fin de janvier et le début de février il avait repris assez de forces pour pouvoir se lever un peu, faire quelques pas dans la chambre et rester assis plusieurs heures durant le jour. Mais ensuite, la maladie a repris le dessus, la faiblesse a augmenté, le corps a commencé à sentir la fatigue d'une aussi longue épreuve qui se serait dénouée avant, si la forte constitution de Monseigneur n'avait opposé au mal une résistance durable.

Ce n'est pas tous les jours que l'on peut voir un Religieux se préparer, parmi les souffrances de la maladie, à bien mourir ; c'est encore plus rare de voir un théologien qui a su apporter une réponse aux problèmes les plus difficiles, con-

tinuer la recherche spéculative dans les moments qui précèdent sa mort ; mais c'est rarissime de voir - et je dirais de contempler - un homme de Dieu qui se prépare à quitter cette terre pour rencontrer son Créateur.

LE RELIGIEUX

Mgr Guérard a donné l'exemple d'un Religieux. Dans son lit d'hôpital il avait toujours son rosaire en main ; souvent il invitait ses visiteurs à réciter quelque prière avec lui ; il se recommandait à tous pour que l'on prie pour lui afin de rester fidèle à l'accomplissement de la volonté de Dieu .

Dès les premiers jours de son hospitalisation il n'a pas hésité à demander pardon pour ses manquements :

«Je vous demande pardon de mes impatiences, du manque d'édification que j'ai pu être pour vous ; j'aurais pu faire plus pour vous, mais maintenant au moins, je fais tout ce que je peux».

Le 12 janvier il voulut faire une confession générale. Il pensait au bien des âmes ; plus d'une fois il déclara qu'il offrait tout pour l'Église, pour notre Institut, pour les fidèles :

«Autant que je puisse signer une intention : c'est pour vous, c'est pour votre œuvre, pour le séminaire d'Orio, pour que vous deveniez des missionnaires de Marie, selon le dessein qu'a exprimé si bien saint Louis Marie Grignon de Montfort ».

Il agissait pour le bien des âmes : quelle que soit la question dont on l'entretenait, il ne manquait jamais de dire ne serait-ce qu'une parole, une phrase nécessaire pour le bien spirituel de l'interlocuteur. On peut affirmer que la souffrance lui donnait une lumière spéciale lui faisant comprendre l'état de l'âme des personnes qui l'approchaient. Des docteurs aux infirmiers, avec tous il cherchait à faire son devoir de religieux, visant le salut de leurs âmes.

A toutes ses connaissances lorsqu'elles venaient le visiter, il ne parlait pas longtemps, mais ce qu'il disait, venait réellement de l'abondance du cœur ; rien de conventionnel, mais des paroles destinées à se graver dans l'esprit de qui les écoutait. A tous, il recommandait de rester fidèles *usque ad mortem*, jusqu'à la mort, malgré les épreuves et les persécutions qui pourraient arriver.

LE THÉOLOGIE

Mgr Guérard a enseigné durant toute sa vie ; sur son lit d'hôpital il nous a peut-être donné le meilleur de son enseignement, celui qui touche directement le salut des âmes.

«La prière que je fais presque constamment : «Ô mon Sauveur chéri, que mon corps pour mourir partage ton Agonie dans l'infini désir». Je retrouve toujours une nouvelle profondeur pour chacune de ces paroles, participer à l'agonie de Jésus est une chose tellement immense, sans mesure, qu'on n'a jamais fini de l'approfondir. Alors, ça, je suis en train de le vivre pour ainsi dire».

On sait qu'il a gardé sa lucidité presque jusqu'à la fin au grand étonnement des médecins et des infirmiers ; et nonobstant la faiblesse et la fatigue, il a continué à scruter la vérité pour diverses questions. Soit des arguments d'ordre doctrinal, répondant aux visiteurs, aux prêtres, pour éclairer, expliquer, approfondir certains aspects de la Thèse de Cassiciacum. Soit des arguments d'ordre pastoral : Je le vois encore assis sur le fauteuil de sa chambre d'hôpital, montrer à l'Abbé Ricossa, et à moi, la situation des personnes qui manquent de ferveur, perdent le désir d'embrasser la vérité toute entière, se laissent aller et finalement s'arrêtent sur des positions moins exigeantes, plus commodes. Combien de personnes, de prêtres même, cherchent le nombre mais pas la vérité : pour conserver une plus grande quantité de «fidèles», ils doivent taire certaines choses, et trahissent l'intégrité de la vérité. Il ne faut pas s'étonner, ajoutait-il, qu'il en soit toujours ainsi, mais ceux qui mêlent la vérité à l'erreur ne sont pas destinés à durer : de même que dans la nature les hybrides ne se reproduisent pas, de même ces personnes ne pourront continuer longtemps de la sorte : ils se rangeront ou d'un côté ou de l'autre.

«Accepter une compromission, même dans un but qui serait bon, est une erreur à la racine : ça n'est pas ce qu'a fait Jésus, surtout pour mourir. Donc il ne faut absolument pas faire cela. Tant pis, vous resterez un petit groupe».

Monseigneur n'a pas manqué de nous donner des conseils, avec beaucoup de délicatesse, pour notre ministère, nous suggérant de ne pas être seulement missionnaires, mais aussi pasteurs des âmes que le Seigneur nous confie :

«L'intuition de saint Louis M. Grignon de Montfort il faut la réaliser. C'est ce que vous faites déjà, d'ailleurs, mais allez plus loin dans la communication de la vérité. Je vous demande pardon : au lieu de devenir plus missionnaires que pasteurs, que votre fonction de missionnaires prolonge celle de pasteurs. Ce qui est difficile, très difficile, mais je crois que le bon Dieu vous donne la lumière, la force et l'amour pour accomplir cette tâche : une fois que quelques-uns auront compris, et qu'ils seront avec vous, beaucoup viendront».

L'HOMME DE DIEU

Lorsque Mgr Guérard fut hospitalisé il ne pouvait plus avaler même une goutte d'eau. Et pourtant, tous les jours, il put recevoir comme unique nourriture la Sainte Communion. Il vivait par et pour l'Eucharistie, son unique joie, qu'il rayonnait et transmettait aux autres. Après la Communion il prolongeait son action de grâces, durant laquelle on voyait pour ainsi dire sensiblement son âme s'emplier du surnaturel et il lui arrivait parfois de faire ensuite partager aux présents ce qu'il avait découvert et médité. Il n'oubliait jamais de remercier celui qui lui apportait la Sainte Communion :

«C'est le viatique qui donne la mesure de toute chose, le désir, l'infini désir, la participation à l'agonie et la pénétration de la mesure infinie de l'agonie de Jésus. C'est la Communion qui assigne la mesure de Croix que je dois porter pour ce jour-ci».

Monseigneur n'a pas refusé la Croix que le Seigneur lui envoyait : il l'a acceptée avec un abandon total en union avec les souffrances de Notre Seigneur durant Sa Passion :

«C'est le degré qui compte. Le degré dans l'agonie, le degré dans l'abandon, le degré dans le désir. J'ai désiré la Croix. C'est bien ça la loi de l'Amour. Quant on y est, c'est moins facile qu'on pouvait croire. Mais la grâce du bon Dieu est là. Nous avons des généreux désirs, quand il faut les accomplir, c'est plus difficile».

Il n'a pas caché la lutte intérieure qu'il soutenait alors : à tous il demandait leurs prières «pour que je sois fidèle, pour que je reste dans l'abandon». Il se plaignait rarement, mais son visage laissait entrevoir l'effort dans l'épreuve. Quelqu'un pensera peut-être qu'au milieu de tant de souffrances physiques la présence du Seigneur le consolait, comme une compensation aux douleurs du corps. Mgr Guérard a bu jusqu'au fond au calice amer de la Passion, étant à l'imitation de Notre Sauveur, dans la désolation spirituelle, privé des grâces sensibles que le Seigneur accorde pour nous aider à supporter les peines quotidiennes. Jésus semblait abandonner son âme et se taisait :

«C'est un grand silence. C'est la Foi, la pure foi, en sorte que je reste ouvert à l'une comme à l'autre : à une guérison miraculeuse, ou bien à la mort».

«Parfois je redis à Jésus la prière : «Seigneur, fils de David, ayez pitié de nous». Et Jésus répondit : *Volo. Mundare*. «Je le veux. Sois guéri». Jésus peut me guérir. Quand Il vient, je Lui adresse cette prière, très humblement en me remettant à Sa très Sainte Volonté».

«C'est l'abandon : ou bien Jésus veut que je guérisse, ou que je meure».

Mais parmi tant de tribulations, Monseigneur n'a jamais cédé à des mouvements de relâchement, ni de désespoir :

«Je répète souvent : «*Non recuso laborem*, je ne refuse pas le travail», si le bon Dieu me laisse sur terre. Je crois pouvoir dire : je suis vraiment dans l'indifférence complète. Qu'il use de moi comme Il veut. Tout ce qu'il veut».

Toutes ces actions ont été surnaturelles. Même dans les moments de plus grande souffrance, il tournait son regard vers les images, réunies comme dans un tryptique, des Saints protecteurs de son Ordre : saint Dominique, saint Thomas d'Aquin, sainte Catherine.

Lorsqu'il recevait la Sainte Communion, il était un exemple de dévotion et de piété, par son recueillement intérieur et la foi qui transparaissaient dans tous ses gestes. Que son âme fût pure et reçût des lumières particulières, cela se voyait dans ses yeux : limpides, d'une extraordinaire clarté, ils semblaient immergés dans la vision des choses célestes, dans la possession et dans la contemplation de la Vérité : tellement que tout son visage semblait irradié de cette lumière et la transmettait à quiconque pouvait la voir.

Beaucoup venaient lui rendre visite, souvent pour trouver une consolation auprès de lui : Monseigneur écoutait, parfois donnait de brèves réponses, mais plus souvent se taisait ; alors, en reconnaissance de la visite, c'est son lumineux sourire qu'il donnait et qui remplissait l'âme de celui qui le recevait.

Lorsqu'il parlait de quelque chose, il allait jusqu'au fond du sujet mais comme ce généreux effort lui causait une grande fatigue, les personnes qui le connaissaient bien renonçaient à lui poser des questions pour ne pas alourdir ses épreuves ; et les visites se faisaient alors dans un silence, non pas vide mais plus expressif que bien des paroles.

LA FIN

Durant la seconde quinzaine de février l'état du malade avait continué de s'aggraver : ses nuits n'étaient qu'angoisse et convulsions et ses journées épuisement, fatigue et faiblesse.

Après une nuit où il s'était senti particulièrement mal, il voulu faire une seconde fois sa confession générale : il se rendait compte, sans le dire, qu'il ne se relèverait plus.

Son visage était décharné et sa tête qu'habituellement il tenait inclinée pour diminuer la douleur ne pouvait plus se soulever sans qu'on lui vienne en aide.

Le mardi 23 février il reçut la Sainte Communion en viatique, ce qui le consola beaucoup. Les deux jours suivants il réussit à prendre seul un fragment d'Hostie.

Depuis de nombreux mois Monseigneur souffrait d'une sorte d'amertume intérieure dont il avait demandé au Seigneur d'être délivré. Il fut exaucé le jeudi 25 février, et ce fut une matinée de si grande consolation qu'il en parla à ceux qui l'entouraient :

«La Sainte Vierge a ôté l'amertume et aussi l'angoisse. Alors j'ai demandé la permission à la Sainte Vierge de continuer la joie de la crucifixion ou bien de poursuivre dans cette joie. Alors c'est pour moi un signe de sa sollicitude maternelle. C'est une grande grâce de sérénité. Je souffre beaucoup et c'est dans la paix de la volonté du bon Dieu qui doit s'accomplir entièrement en moi. Je n'ai qu'à poursuivre dans la voie que le bon Dieu m'a ainsi tracée, qui, certes, est très douloureuse mais qui répond à toutes les conditions que j'ai pressenties devoir se réaliser. Donc je vous invite à rendre grâces, à poursuivre pour l'action de grâces et la confiance et l'abandon. Voilà l'essentiel de ce que je voulais vous dire ce matin car c'est un grand événement dans ma vie et qu'il vous rassure dans la grande conviction de la vérité. *Misericordiam Domini in æternum cantabo*.

Je vous demande alors de ne pas être dans la tristesse mais dans l'action de grâces et la joie. Persévérez avec ardeur, enthousiasme. Je ne pouvais pas avoir un signe plus grand, étant donné la situation. Je voudrais que cette nouvelle vous soit consolation et encouragement à persévérez dans la même joie, dans la même certitude, dans la même Foi. Je souffre encore beaucoup mais c'est le programme : que Dieu nous conserve dans cette grâce, car elle est fragile. Dieu peut la retirer si nous nous prévalions de la faveur reçue, mais j'espère que l'humilité nous préservera de ce danger et de cette erreur».

Quelques moments après, Monseigneur demanda si l'on était le samedi : apprenant que c'était jeudi il s'attrista de devoir attendre encore deux jours. Avait-il pressenti qu'il quitterait la terre le jour consacré à la Sainte Vierge ? Ce fut l'impression des personnes présentes. Il attendait une visite dans l'après-midi : il demanda qu'on fasse venir la personne au

plus tôt, avant l'heure prévue ; ce ne fut pas possible. Au début de l'après-midi, Monseigneur, en raison de sa très grande faiblesse, n'eut plus la force de parler ; malgré ses efforts il n'arriva pas à adresser la parole à son visiteur.

Le vendredi 26 février, pour la première fois, il lui fut impossible de communier : il ne pouvait plus ouvrir la bouche et malgré l'aide des assistants les mâchoires restaient contractées. Il pleura en réalisant qu'il devait faire même le sacrifice de ce qu'il avait de plus cher au monde ici-bas, Jésus-Hostie.

Alors il ferma les yeux, et entra dans une solitude où personne ne pouvait accéder. Lorsqu'on l'appelait, il ouvrait avec peine les yeux, mais il n'y avait plus aucune réaction dans ses membres. La respiration était difficile à cause d'une autre bronchite, le catarrhe risquait de le suffoquer et les infirmiers lui faisaient des sondes nasales très pénibles.

En le voyant, l'on ne pouvait s'empêcher d'évoquer l'Homme des douleurs, Notre Seigneur souffrant durant Sa Passion : du sommet du corps jusqu'à la plante des pieds tout était dans la souffrance : dans le nez la sonde, au cou la perfusion, les artères des bras piquées par les perfusions précédentes, l'appareil digestif, l'épicentre de ses douleurs, les poumons encombrés par le catarrhe, les hanches et les jambes ayant des escarres, une sonde urinaire, les pieds enflammés.

Les personnes présentes, après avoir récité les prières pour les agonisants, restèrent à son chevet pour prier.

Le 27 février 1988, à 3 heures environ du matin, tout à coup la respiration redevint tranquille, comme si le catarrhe avait disparu, et tandis que les assistants récitaient les prières pour le trépas, son âme s'en allait vers le Seigneur : il était 3 heures 10.

Le corps ayant cessé de souffrir, tous les membres semblèrent trouver un peu de repos et le visage sembla prendre une expression plus tranquille. Monseigneur avait terminé sa passion.

L'ON N'A PAS TROUVÉ UN SEMBLABLE À LUI QUI GARDÂT LA LOI DU SEIGNEUR

Monseigneur eut toujours une tendre dévotion à la Sainte Vierge. Maintenant qu'il n'est plus là, maintenant que nous éprouvons la douleur de sa mort, maintenant que nous ressentons son absence, maintenant que nous nous sentons poussés aux larmes de douleur comme des orphelins qui viennent de perdre leur père, même pour ces moments Monseigneur a pensé à nous : il nous a laissé encore le réconfort de ses paroles, il nous a laissé sa dévotion à la Sainte Vierge, à *l'Inviolata*.

«Il y a deux noms : «Immaculée Conception» et *Fulgida Cœli Porta* : mais c'est la même réalité sublime, quasi divine, de notre Mère que nous adorons comme effet de la Sagesse du bon Dieu. S'il y a pour vous des heures douloureuses, à cause de tout ce qui va se passer, que ce soit votre cantique intérieur : *Inviolata*, puis *Fulgida Cœli Porta*. Que ce refrain du ciel vous délivre des tristesses de la terre. Que ce chant chante dans votre cœur et vous enchante. Il faut quelque chose pour cela, un peu de volonté pour s'arracher à toutes les contingences avec lesquelles on ne peut pas ne pas être confronté. Mais de toute façon je prierai pour que vous en ayez la grâce et pour que ce chant berce toute votre vie, où qu'elle se déroule. J'espère qu'avec beaucoup de volonté, de ferveur, cette joie céleste - qui fait qu'on vit un peu dans le Ciel, déjà sur terre - vous soutiendra. Que ce soit votre viatique que vous porterez dans votre cœur. La sérénité reconfortera d'autres âmes qui végètent pour ainsi dire, parce qu'elles ignorent ces splendeurs que le bon Dieu met miséricordieusement à notre disposition.

Voilà, mes chers enfants, je vous veillerai du haut du ciel comme si j'étais encore sur terre : que le bon Dieu fasse sa Sainte Volonté. Le plus grand cadeau qu'il nous fait c'est notre Mère. Elle est votre Mère, votre Maman à chacun et elle saura trouver dans son Intelligence, dans son Cœur, dans sa Tendresse, les accents qui consoleront vos âmes, qui sécheront votre douleur, qui transformeront même les pleurs en pierres précieuses pour le Ciel. Et il n'y a rien de plus beau sur terre que les larmes que l'on répand par amour. Bienheureux ceux qui pleurent parce qu'ils seront consolés et bienheureux ceux qui pleurent parce qu'ils consolent Jésus et ils consolent Sa Mère. C'est comme des perles brillantes sur la terre où il y a tant de pourriture, de péché, ou de choses qui amènent le dégoût de Dieu. Mais quand le bon Dieu voit des âmes qui pleurent dans l'Amour, qui acceptent dans les larmes, avec un grand amour, le don que le bon Dieu leur fait - de leur donner une Maman qui les veille - le bon Dieu est consolé et son regard courroucé qui tomberait sur la terre à cause du péché se trouve apaisé : Il ne peut pas négliger, ne pas tenir compte de ces larmes intérieures. Alors ne craignez pas si le don vous en est fait, de pleurer, de pleurer ces larmes d'amour en pensant à la tendresse de votre Maman du Ciel, l'Immaculée et la Porte éclatante du Ciel.

Or ces vérités il faut les vivre, jusqu'au moment où tout près de la mort, on touche l'achèvement de Marie elle-même. Je vous confie à elle. Et je continuerai à le faire du haut du Ciel en espérant que le bon Dieu me privera de l'éternelle misère à cause de Marie, ma Maman. Au-dessus des vicissitudes de la terre que nous avons à vivre, que ce chant l'emporte sur tout et qu'ainsi vos larmes légitimes soient apaisées, transfigurées, qu'elles deviennent des pierres étincelantes qui ornent la *Fulgida Cœli Porta*.

DOCUMENTS

DÉCLARATION DE MGR GUÉRARD DES LAURIERS

PRÉSENTATION

Nous publions la déclaration suivante faite solennellement par le R.P. Guérard au moment où l'on commença dans les églises catholiques à célébrer la dite «nouvelle messe». Ce texte fut publié une première fois en 1969 dans la revue *Itinéraires* et republié dans le numéro 146 de septembre - octobre 1970 dans la même revue.

Le Père Guérard fut le premier, avec deux autres confrères, à manifester publiquement son refus d'adopter le *Novus Ordo Missæ*. Cette déclaration a donc une grande valeur historique et c'est pourquoi nous la reproduisons dans ce numéro dédié à la mémoire de Mgr Guérard, défenseur de la première heure du Saint Sacrifice de la Messe et de son rite mémorial.

Sodalitium

DÉCLARATION

La supplique qu'ont adressée au Pape les Cardinaux OTTAVIANI et BACCI à propos du nouvel *Ordo Missæ* est maintenant bien connue. Elle appartient au passé et à l'histoire. Elle ne laisse pas, cependant, d'appartenir au présent. Les circonstances, et je crois, par elles, la Providence m'ont induit jusqu'à présent à conserver l'anonymat.

Mû par la profonde conviction qu'il suffit de restaurer la juste expression de la Vérité, pour que resplendisse, persuasive, la lumière de la «très sainte Foi», j'ai apporté une collaboration décidée à la rédaction du *Breve Esame Critico*.

En accord avec d'autres théologiens, j'ai développé (*Pensée catholique*, n° 122) l'aspect doctrinal des considérants contenus dans le *Breve Esame*. J'ai osé espérer qu'éclairer suffirait.

Des circonstances nouvelles, et, par elles - je le crois derechef, la Providence - m'inclinent impérieusement à témoigner personnellement de ce que j'ai exprimé objectivement. Je pense surtout au désarroi que provoque, en de très nombreux prêtres et fidèles, une «doctrine insolite que l'instinct de la foi estime spontanément suspecte, sans pour autant réussir à en discriminer l'errance» ; l'observation de saint Thomas reçoit actuellement une éclatante confirmation.

Je déclare donc que les arguments développés dans les deux études précitées n'ont pas seulement pour moi une valeur théorique. Ils établissent que c'est précisément dans l'ordre pratique que le nouvel *Ordo missæ* et *l'Institutio generalis* qui en est le commentaire officiel constituent pour le moins un écart, un «faux pas» hors la ligne dont le Concile de Trente a fixé les normes, et cela définitivement, *ad perpetuam rei memoriam*.

Y a-t-il vraiment un «pas» ? Ce «pas» (?) n'est-il qu'apparent, faux en son origine obscurément, comme il est faux en son aboutissant manifestement ? [2] J'aime à le supposer. Je ne l'examine pas. D'autres l'ont fait, et bien fait.

Ce «pseudo pas» (?) est-il rectifié par des «discours» ou par des commentaires, si autorisés soient-ils ? Il n'en est rien [3]. Les discours se succèdent au fil des jours, ils passent. La Constitution apostolique *Missale Romanum* se réfère à la Constitution apostolique de saint Pie V *Quo primum*. Celle-ci est-elle abrogée par celle-là ? On en discute. Je ne le pense pas. Quoi qu'il en soit, au regard de la multitude, à tort ou à raison, la Constitution apostolique *Missale Romanum* est revêtue du prestige de la loi. A ce titre, en fait, et pour l'opinion, elle demeure. La supplique des deux Cardinaux appartient donc bien au présent.

Je souscris sans réserve à tous les termes de cette supplique, en particulier à l'affirmation suivante : *Come dimostra sufficientemente il pur breve esame critico allegato ...il Novus Ordo Missæ ...rappresenta sia nel suo insieme come nei particolari, un impressionante allontanamento della teologia cattolica della Santa Messa, quale fu formolata nella Sessione XXII del Concilio Tridentino, il quale, fissando definitivamente i «canoni» del rito, eresse una barriera invalicabile contro qualunque eresia che intaccasse l'integrità del Mistero.* [4]

En conséquence, je déclare ne pas pouvoir utiliser le nouvel *Ordo Missæ*.

M.L. Guérard des Lauriers, O.P.

LA FERVEUR DE MGR GUÉRARD DES LAURIERS

Je suis venu jeter le feu sur la terre, que désire-je, sinon qu'il s'allume ? [5]

Nous sommes conviés, tout au long de notre vie, soit dans l'ordre moral, soit plus encore dans l'ordre théologal à poser des actes de vertu de foi, d'espérance, de charité, ces vertus théologales informant toutes les autres. Il importe extrêmement que nos actes soient des actes fervents. C'est le désir de Jésus. Plaçons sous son patronage quelques réflexions sur la nature de l'acte fervent.

La ferveur, selon la définition classique que l'on en donne, c'est simplement un certain degré dans la charité. Mais je voulais attirer votre attention ce matin sur l'importance de l'acte fervent à un autre point de vue. La ferveur ne modifie pas seulement le degré de l'acte, elle en change aussi l'économie ; celle-ci étant d'ailleurs considérée en regard de nous-même, en regard de Dieu, et en regard des autres. En sorte que l'importance des actes fervents a un caractère en quelque sorte totalitaire. Elle ne concerne pas seulement notre progrès individuel dans la vertu, mais elle concerne aussi une situation d'ensemble : la ferveur appartient à l'enfant de Dieu, mais aussi à l'image de Dieu et au membre du Corps mystique. Ce ne sont d'ailleurs pas des vérités nouvelles que je vais vous dire ; nous savons bien que le moindre des actes que nous posons, étant donnée la solidarité qui lie tous les membres du Christ, entraîne précisément un exhaussement du degré de charité dans tout le Corps mystique.

Comment cela se fait-il ? Le fondement de cette vérité, c'est que nous sommes image de Dieu, et que la similitude plus grande qui résulte de l'acte fervent entre Dieu et celui qui le pose entraîne comme sa conséquence nécessaire - vu la solidarité entre les membres du Corps mystique - une nouvelle assimilation de tous à Dieu, entraîne donc un exhaussement du niveau de la charité de chacun par le fait de l'exhaussement de la charité d'un seul.

Nous allons voir quels sont les conditionnements de l'acte fervent, envisagé respectivement par rapport à nous-même, par rapport à Dieu dont nous sommes l'image et par rapport aux autres.

Partons de cette remarque très simple que l'acte fervent consiste à exercer la charité - soit pour elle-même, soit en tant qu'elle est forme de l'acte - à un certain degré, à un degré qui passe le niveau de l'exercice habituel ; ce degré de l'acte fervent est, au moment où l'acte est posé, le degré maximum dont nous sommes capable, et ce degré dépasse l'exercice ordinaire antécédent. L'acte fervent n'a évidemment pas toujours la même mesure, suivant les différentes

phases du progrès de la charité : plus nous sommes près de Dieu et plus aussi l'acte fervent doit devenir fervent. Le progrès de *l'habitus* de charité se réalise comme le progrès de tous les autres *habitus* ; c'est par des actes fervents, qui passent le régime actuellement réalisé, qu'un nouveau degré est atteint.

La comparaison que prennent habituellement les scolastiques pour expliquer cela est celle des gouttes de pluie qui creusent le rocher ; il ne faut pas croire que chaque goutte enlève une petite parcelle, et que le trou est fait par l'addition pure et simple de l'action de chaque goutte ; il y a un certain nombre de gouttes qui préparent le terrain, si l'on peut dire, qui amollissent, qui pénètrent la roche mais sans rien ôter, et c'est la dernière goutte qui enlève la parcelle prête à être détachée.

Eh bien, dans l'ordre moral, il en va de même. Il y a un certain nombre d'actes, qui nous coûtent d'ailleurs davantage, et qui préparent notre âme à recevoir un degré nouveau de charité, et c'est le dernier acte, cet acte que précisément nous appelons l'acte fervent, plus intense que les autres, qui nous entraîne un accroissement de *l'habitus* de charité. L'acte fervent c'est donc l'acte qui mesure d'une manière adéquate le degré de grâce actuellement, et gratuitement donné. Puis, ensuite, le processus recommence : nous ne pouvons plus, étant à un certain degré de charité, poser des actes qui sont inférieurs à ce degré sans défaillir. Nous le pouvons, en ce sens que c'est une chose possible ; mais ces actes qu'on appelle en théologie des actes *remissi*, c'est-à-dire des actes qui sont inférieurs au degré dont effectivement nous sommes capables, nous font souvent beaucoup plus de mal que des péchés, parce qu'il nous habituent à un régime théologal qui est inférieur à celui que nous devrions tenir, et cela d'une manière subreptice, en sorte que nous ne nous en apercevons pas : un péché nous est conscient comme péché - supposé que notre conscience soit déjà suffisamment délicate -, tandis que des actes moins fervents que ceux que nous pouvons poser nous sont, de soi, moins sensibles que des péchés. Et c'est un écueil auquel il faut être extrêmement attentif puisque c'est cela qui explique que tant de vies qui devraient être ferventes, et qui étaient parties pour la ferveur, en fait végètent et demeurent très inférieures à ce qu'elles devaient produire.

Donc l'acte fervent inaugure un nouveau régime de la charité, et il est impossible sans faute ni inconvénient grave de déchoir ensuite de ce régime. L'acte fervent de charité n'est rien autre qu'une communion plus intense au Dieu qui est Amour ; et c'est ce point-là qu'il est important de mettre en relief, c'est ce que nous allons essayer de faire. Nous savons tous que l'acte fervent a un «degré» plus grand que les autres actes ; c'est sa définition même, mais peut-être nous ne prenons pas assez garde, habituellement, aux raisons profondes de l'accroissement de la charité et aux répercussions qu'il a dans toute la vie théologale.

Puisque l'acte de charité est une communion au Dieu qui est Amour, plus l'acte est fervent plus aussi il doit réaliser la nature même de la charité, c'est-à-dire être une communion au Dieu Amour. Le progrès quant au degré est le plus sensible pour nous, parce que nous enregistrons toujours les choses d'une manière quantitative : c'est le plus simple ; mais ce progrès quant au degré s'accompagne d'un progrès en qualité : c'est-à-dire que l'acte fervent réalise mieux la nature de la charité que l'acte qui ne l'est pas. Et comme la nature de la charité est une communion au Dieu qui est Amour, il suit que l'acte fervent met en œuvre d'une manière plus profonde les ressources de cette communion au Dieu qui est Amour : en sorte que l'être de l'acte fervent est en quelque sorte davantage produit par Dieu que l'être de l'acte qui est moins fervent.

Allons à l'extrême : c'est toujours le plus simple, en vue de comprendre les cas intermédiaires. Dans la vision béatifique l'acte posé par nous consistera uniquement à participer à la vision que Dieu a de Lui-même ; il n'y a pas, dans cet acte de vision de Dieu par nous, un verbe qui soit posé par nous, cela entraînerait un intermédiaire créé entre Dieu et nous, et cela, vous le savez, est exclu. En sorte que dans cet acte de vision qui s'accompagnera évidemment de la charité au degré de ferveur maximum, nous voyons bien que l'être de l'acte n'a plus la même économie que l'être de nos actes de foi et de charité sur la terre. Il y a comme un renversement quant à la structure même de l'acte : au lieu que l'être de l'acte repose sur la productivité du sujet créé, il ne consiste plus qu'en la participation par le sujet créé de l'Essence même de Dieu. C'est évidemment un mystère. Comment un acte qui reste un acte de nous - et cela il faut le maintenir, sans cela ce n'est pas nous qui serions béatifiés -, comment un tel acte peut-il, en conservant une mesure créée puisque c'est notre acte à nous, consister néanmoins dans son être même en une participation de l'Être même de Dieu ? C'est le mystère de la vision : nous y accédons graduellement par le progrès de la foi et de l'amour ; mais ce mystère, en retour, nous permet de comprendre d'une manière plus nette ce en quoi consiste le caractère original de l'acte fervent.

Ce que la vision béatifique réalise d'une manière décisive et absolue, à savoir que le contenu d'être de l'acte de vision est constitué uniquement par l'acte même de contemplation que Dieu a de Lui-même, semblablement nos actes fervents le réalisent, à leur mesure respective : l'être de l'acte, au lieu de reposer principalement, - voire uniquement dans les moments d'épreuve -, sur la productivité du sujet, armé évidemment des vertus théologales, l'être de cet acte repose au contraire sur le don actuel de Dieu. Les dons du Saint-Esprit, bien entendu, mettent cet aspect en un vif relief. Il faut en dire autant de l'acte fervent de charité ; l'association, la conjonction de la Cause incréée et de la cause créée y est différente de ce qu'elle est habituellement : c'est-à-dire que, encore une fois, la production de l'acte dépend autant et plus de l'initiative de Dieu et d'une productivité qui vient immédiatement de Dieu Lui-même, que de notre productivité à nous.

Et de là résulte que nous devenons, par l'acte fervent, image de Dieu à un degré qui est autre, d'une autre façon ; car, plus l'acte fervent est réussi, et à la mesure même où la ferveur progresse, nous posons un acte dans lequel la mesure est de nous, la mesure est de la personne créée que nous sommes, et dans lequel cependant l'être de l'acte ressortit à Dieu. C'est une difficulté certes, pour un métaphysicien, d'analyser le statut d'un tel acte, le statut d'une réalité dans laquelle la mesure de l'être et l'être même ressortissent à deux principes qui sont différents : d'une part la personne créée d'où vient la mesure de l'acte, et d'autre part la Personne incréée qui fournit comme la substance intime de l'être de l'acte.

Et cependant c'est bien un tel régime que peut à peu nous devons réaliser, par le progrès de la ferveur : dans l'attente de la vision où définitivement il ne restera, comme contribution propre de la créature dans l'acte de vision, que la déter-

mination qu'elle impose et qui constitue en propre la vocation éternelle d'un chacun, mais où le contenu de l'acte de vision, identique pour tous, c'est l'acte même dans lequel Dieu éternellement se contemple. La ferveur nous harmonise donc progressivement à ce statut d'un acte dont les deux composantes essentielles : la mesure d'une part, et l'être d'autre part, ressortissent à une personne créée et à une Personne Incrèée. C'est le mystère même de la charité qui permet la production par nous d'un tel acte en vertu de notre assimilation à Dieu ; ce Dieu agissant en nous, et pour autant nous agissant parce que nous sommes assimilés à Lui, produit précisément l'être de l'acte, mais cette production est davantage à son compte à Lui qu'au nôtre.

L'acte fervent actue en nous l'image de Dieu d'une manière beaucoup plus parfaite. C'est qu'en effet dans le mystère de la Trinité Sainte nous pouvons concevoir chaque Personne divine comme constituant la mesure d'un acte d'être, mais acte d'être dont le contenu doit être référé à l'Essence Trine. En sorte que nous trouvons dans la relation qui existe entre les Personnes divines une structure qui est toute semblable à celle dont nous parlions à l'instant à propos de l'acte fervent. L'opération génératrice, ou génération active envisagée à partir de la Personne du Père, d'une part est mesurée par le Père dans son ineffable Paternité, c'est-à-dire dans le secret de Sa Personne, mais d'autre part l'acte d'être de cette génération active est bien identique à l'être de l'Essence Trine. En sorte que la génération active, - et nous en dirions autant de tout ce qui a raison de procession au sein de la Trinité -, jouit de ce privilège, constitue pour nous un mystère semblable à celui de l'acte fervent : d'une part la mesure de l'acte ressortit à un premier principe, et d'autre part l'acte d'être, le contenu de l'acte ressortit à un second principe qui est distinct du premier. L'acte fervent et la procession divine ont donc, si on peut dire, même structure ontologique. Ainsi comprenons-nous que la ferveur nous rend effectivement mieux image de Dieu. Plus nous sommes fervents, plus nous sommes proches de Dieu. Voilà ce que nous sentons, instinctivement et simplement. Mais en quoi consiste cette proximité ? En ceci que la structure même de notre relation à Dieu dans le moment où nous sommes dans la ferveur devient comme l'empreinte d'une structure qui est intime à Dieu Lui-même. Le comportement intra-divin, en vertu duquel les Personnes divines sont à la fois égales selon l'être et distinctes personnellement, ce comportement intra-divin s'imprime dans la relation de l'âme fervente avec Dieu ; un même acte, une même réalité, à la fois est mesurée par un premier principe et à la fois subsiste en vertu d'un second principe. Nous ne faisons qu'éclairer un mystère par un autre : le mystère de la vie intime de Dieu comparé au mystère de notre intimité avec lui. Plus le mystère de notre intimité avec Lui devient profond, réalisant mieux, de par la ferveur, l'essence de l'amour qui est assimilation, plus aussi notre acte devient par là même image de l'acte intime de Dieu.

Voilà donc un premier point qui est fort important. L'acte fervent ne consiste pas seulement pour nous en une perfection plus grande - ce qui est un premier argument si nous en avons besoin pour nous stimuler à demeurer dans la ferveur -, mais il réalise mieux aussi notre destination essentielle qui est d'être image de Dieu. Toutes les créatures sont images de Dieu, mais nous, nous le sommes éminemment ; c'est notre fonction la plus haute que de manifester la gloire de Dieu en étant Son image ; eh bien, la ferveur nous fait être effectivement image de Dieu d'une manière qui est plus parfaite. La ferveur c'est pour ainsi dire l'éclat de l'image, ce qui donne à l'image sa splendeur.

Être fervent, pratiquement, c'est aimer de tout son cœur, c'est pratiquer l'entière de l'amour, c'est accueillir la croix sous toutes les formes où elle se présente. La croix précisément exige de nous la production d'un acte fervent ; et cela se comprend très simplement par ce qui précède : il est impossible en effet que nous nous présentions de gaieté de cœur pour poser un acte qui nous «mortifie». L'acte même que nous posons quand nous acceptons ce qu'en général nous appelons la croix, ne peut pas ne pas jouir de la propriété que nous avons reconnue à l'acte fervent. La mesure de l'acte nécessairement reste de nous, c'est bien nous qui avons à accueillir la contrariété qui maintenant se présente devant nous et à l'accueillir dans la vue de la croix de Notre-Seigneur, mais l'être de l'acte - c'est là précisément le mystère de l'accueil de la croix dans la communion à la Croix -, l'être de l'acte de plus en plus doit être gratuitement fourni par Dieu. Si nous ne faisons que nous résigner aux difficultés qui nous viennent du dehors nous savons bien que nous avons à les porter ; c'est nous qui, alors, portons l'être de l'acte qu'il y a à poser. Si au contraire nous communions à l'amour qui nous propose notre croix comme un moyen de communion à la Croix rédemptrice, il se fait que c'est l'influx même de Dieu nous proposant croix et Croix qui porte l'acte que nous avons à poser. Cela c'est une expérience que vous avez évidemment faite, il n'y a pas de chrétien qui n'ait fait cette expérience-là. Si on accueille la croix dans l'amour on est porté pour porter la croix ; si on ne fait que se résigner aux difficultés qui viennent de l'extérieur, on a à sa charge tout le poids de l'acte qu'il y a à poser. La résignation est, à tout prendre, une chose plus difficile que la ferveur dans l'accueil de la croix. Il n'est question que de franchir un pas, précisément, et d'entrer, en vertu de l'assimilation de l'amour, en une communion telle avec Dieu qui préside à tout, - aussi bien à l'Incarnation rédemptrice dans son ensemble qu'à notre communion personnelle à cette Incarnation rédemptrice -, d'entrer avec Lui en une communion telle que ce soit Lui qui œuvre en nous et non pas nous qui ayons à nous seuls à œuvrer pour accepter la croix.

En sorte que l'acte d'acceptation de la croix, s'il est posé conformément à la Sagesse divine, doit réaliser ce statut ontologique dont nous parlions aussi bien à propos de l'acte fervent que de l'Acte intime de Dieu. La mesure de l'acte reste nécessairement de nous, mais l'être de l'acte doit de plus en plus venir de Dieu dans la mesure même où nous savons communier à Lui, faire de la croix qu'Il nous propose Son œuvre à Lui au travers de nous, et non pas l'œuvre laborieuse de notre résignation.

Voilà donc les deux points qui s'harmonisent l'un à l'autre. Par l'acte fervent nous sommes plus parfaitement image de Dieu, par l'acte fervent nous sommes conduits à mieux comprendre la croix telle qu'elle se présente dans notre vie. Et c'est pourquoi les deux choses sont absolument inséparables : nous ne pouvons pas scruter le Mystère incréé et nous reposer dans son immuable Béatitude sans en même temps accueillir - et à un degré corrélatif - la croix telle qu'elle se présente dans nos vies. Il n'y a pas de contemplation sans ascèse, ni d'ascèse sans contemplation. Il y a mille façons de redire la même chose, mais la structure de l'acte fervent nous la redit d'une manière qui, du point de vue de l'amour, semble particulièrement éloquente et intimement contraignante.

Et enfin il y a un troisième aspect fervent, un corollaire qui est inclus dans sa nature ; à savoir qu'en vertu de cet acte la solidarité qui existe entre tous les chrétiens images de Dieu, entre tous les membres du Corps mystique, passe à l'acte, s'actue d'une manière parfaite, c'est-à-dire d'une manière qui est meilleure non seulement quant au degré, mais aussi quant à la qualité. L'acte fervent, étant plus conforme à l'essence de l'amour réalise mieux l'assimilation de chaque membre au Chef et par suite l'assimilation des membres entre eux. Cette donnée fondamentale se trouve éclairée par ce qui précède. L'acte fervent consiste essentiellement en ce que l'acte d'être de l'acte est au compte de Dieu : la mesure reste de nous, mais l'être de l'acte est produit par Dieu, c'est Lui qui œuvre en nous. Il se fait donc que, au sein même de cet acte, celui qui le pose devient possesseur de tout ce que Dieu inclut en Lui. L'opération divine ne soutient pas seulement ce que nous sommes nous-mêmes, pas seulement l'acte fervent que nous sommes en train de poser, mais elle soutient le don de la grâce et l'opération selon la grâce dans tous les membres du Corps mystique. En sorte que plus nous nous démettons de notre propre activité et plus notre acte fervent consiste à nous reposer dans l'activité divine, plus aussi nous influons, au sein même de l'acte que nous posons, sur tout ce qui est inclus dans l'être de cet acte. Or l'être de cet acte - encore une fois - c'est Dieu qui le pose, c'est Lui qui est à l'intérieur, qui est comme le dedans, comme la substance de l'acte fervent que nous posons. En sorte que, en posant cet acte, nous agissons, sans le savoir peut-être mais immanquablement, sur tout ce que contient cet acte, c'est-à-dire sur tout l'être de grâce du Corps mystique. Nous touchons nos frères, les autres membres du Corps mystique, en la façon même où Dieu les touche. La médiation nécessaire qui fonde l'unité entre les membres du Corps mystique, à savoir passer par Dieu, comporte deux aspects qui s'enchaînent : de nous à Dieu, de Dieu aux autres membres. La ferveur rend le premier de ces aspects le plus immédiat possible : étant un avec l'opération divine en vertu de la ferveur de l'acte, nous avons prise sur tout ce qu'inclut cette opération divine, dans la mesure évidemment où l'opération divine elle-même a prise sur les autres ; nous ne pouvons pas forcer la liberté des autres plus que Dieu ne la force. Nous n'avons pas à insister ici sur le détail de l'intercession des uns pour les autres, je voulais simplement attirer votre attention sur le caractère en quelque sorte ontologique, immanent, nécessaire de cette action que nous avons les uns sur les autres en vertu de la ferveur des actes d'amour que nous posons.

Il arrive très souvent que nous ayons plus de zèle pour la sainteté des autres que pour la nôtre, parce que nous voyons, parce que nous sentons mieux pour nous que pour les autres les difficultés qu'il y a à être saint : nous sommes facilement généreux, mais avec la force d'autrui, c'est une chose assez fréquente. On désire que les autres soient saints, mais on ne se rend pas assez compte qu'il faudrait peut-être commencer par l'être soi-même. Les saints authentiques sont plus réalistes, ils ne s'alarment pas tant de ce que les autres ne soient pas assez saints, qu'ils se mettent en peine de faire ce qu'il faut pour l'être eux-mêmes et pour, par voie de conséquence, entraîner, que les autres soient saints. Au fond, nous n'avons rien à faire «pour» que les autres soient saints, sinon à l'être nous-même ; le fait même d'être saint, de poser des actes fervents, contraint les autres, du dedans, à être saints : dans la mesure évidemment où l'on peut contraindre quelqu'un à l'être ; nous ne pouvons pas contraindre quelqu'un qui ne le veut pas, il y a un accueil, une acceptation libre de la grâce qui est toujours requise ; Dieu Lui-même ne contraint pas ceux qui refusent, Dieu se donne à ceux qui attendent. Eh bien, à tous ceux qui attendent, nous pouvons donner ce qu'ils attendent, et uniquement en étant ce que nous devons être. C'est là une vérité très banale, peut-être trop oubliée présentement. Elle se trouve fondée sur l'acte fervent dont la structure explique bien le comment de cette solidarité mystérieuse. Nous pouvons faire plus pour la sainteté des autres en étant saint nous-même, c'est-à-dire en posant des actes fervents, que par toutes les œuvres extérieures. Si nous étions bien convaincus de cette vérité - élémentaire en vie contemplative -, ce serait, pour nous stimuler, un argument nouveau - les deux premiers que nous avons développés sont plus pénétrants, plus profonds, plus primitifs plutôt, puisque les trois arguments sont inséparables et convertibles avec l'essence de la ferveur ; mais la fécondité est le plus puissant attrait de la vie : elle achèvera de nous convaincre qu'il faut demeurer dans cette ferveur qui est tellement opérante.

La ferveur c'est quelque chose qui est opérant, parce que c'est quelque chose qui nous rend possesseur de l'Acte même de Dieu. Il y a là une vérité que nous ne vivons certainement pas assez : le degré normal de la charité c'est la ferveur, c'est-à-dire, encore une fois, la mesure maximum d'agir qui correspond à la grâce de chacun à chaque moment ; et, s'il en est ainsi, l'acte de charité nous assimile à Dieu qui opère ; or ce Dieu est toujours opérant ; et par conséquent le souci que nous pouvons avoir de la sainteté des autres, l'efficacité de notre action auprès d'eux, sous quelque forme que ce soit, elle est incluse dans cette communion que nous avons avec Dieu qui Lui, et Lui seul au fond, opère. C'est Lui qui opère ; la ferveur consiste simplement à demeurer à notre place, mais de toute la mesure de notre être et de notre vocation, dans ce Dieu qui est un principe éternellement immanent et donc éternellement opérant dans les âmes qu'Il incline précisément à être saintes.

La seule façon, je crois, de contraindre d'une manière valable et efficace les autres à être saints, c'est d'être saint nous-même. C'est par conséquent de demeurer dans cette conviction et dans cette joie que le degré de la charité nous fait être image de Dieu d'une autre façon, d'une façon qui est plus belle.